

MA POUPÉE

Journal d'Ouvrages des Petites Filles

LA LEÇON DE COUSINE CLAIRE

1^o Ouvrage avec fournitures annexé au présent numéro (1).

COUVRE-LIVRE

Fournitures jointes à ce numéro : tissu dessiné, coton plat M. F. A. vert : deux tons, vieux rose : trois tons, noir, crème.

En feuilletant les journaux, je constate qu'il y a longtemps que nous n'avons fait ensemble de couvre-livre; c'est un petit objet très utile, mais qui se salit assez vite et qui, pour être élégant, doit toujours avoir de la fraîcheur.

Je vous ai choisi une armure fantaisie, d'un ton écru, sur laquelle vous broderez au passé plat de petits fruits (ou baies) vieux rose de tons différents; les plus petits sont en teinte foncée, vous alternerez, pour les autres, les deux teintes plus claires; quelques points noirs semblent en indiquer le cœur et font mieux ressortir notre jolie composition. Le contour est marqué d'un double trait, que vous broderez au passé plat en vieil or; les tiges intérieures se font de la même façon, mais en vert de deux tons; les feuilles au point de tige, avec, au centre, quelques légères

nervures, faites d'un seul brin de luciole rose pâle. Le trait enlacé, qui retient la feuille du milieu est, comme le contour, au passé vieil or.

Au dos du couvre-livre, même encadrement et mêmes tons pour le motif du milieu. Je vous envoie quelques brins de luciole crème avec lequel vous ferez dans chaque olive un point lancé.

Rien de plus simple que le montage :

Pliez le tissu à un centimètre du contour brodé, prenez un morceau de toile forte, ou de bougran, de la même dimension, recouvrez de satinette crème ou vieux rose. Le tissu envoyé vous permet de faire de chaque côté les bordures nécessaires pour tenir le livre.

Au revoir, mes petites amies, je vais, pour le mois

prochain, chercher ce qui peut vous faire le plus de plaisir.

C. C.



(1) Cet ouvrage, avec toutes les fournitures nécessaires pour son exécution est envoyé aux abonnées de l'Édition avec ouvrages. Prix de cette édition 15 fr. 50 par an (Étranger : 17 fr. 50).

OUVRAGES DIVERS

Passé évidé.

— Je vous ai déjà montré comment on fait le passé plat. Vous avez compris très facilement et vous

Allons, m'écoutez-vous?

— Oui, tante Patience, nous sommes bien contentes que tu t'occupes de nous; tu es, comme dit papa, un vrai puits de science!

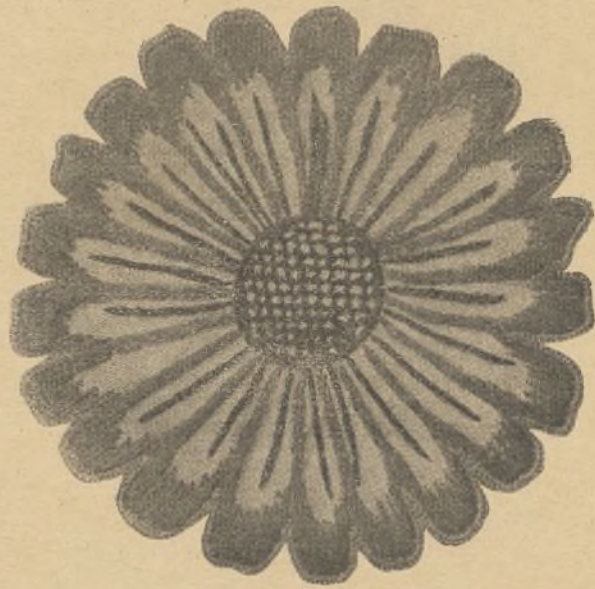
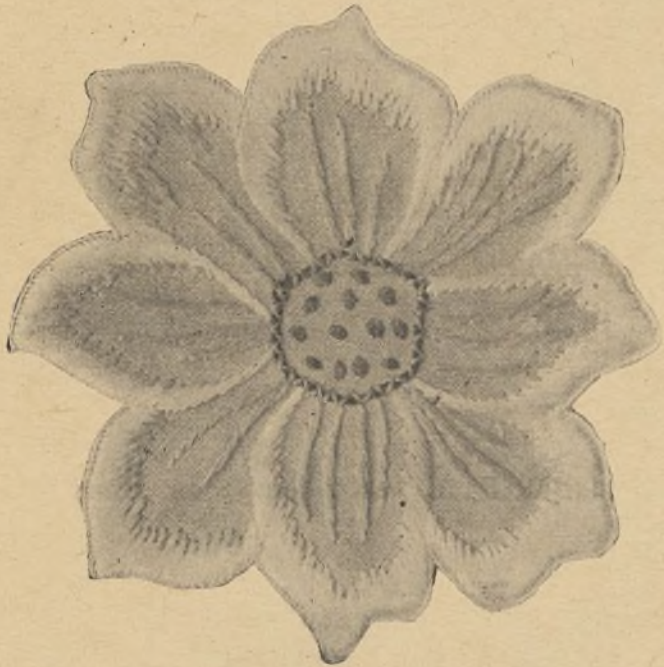


Fig. 1 et 2. — Deux fonds de verre. Planche n^{os} 1 et 2. Dessinés et échantillonnés avec fournitures : 0 fr. 60 pièce.

allez faire de même pour le passé évidé. Ce n'est pas plus difficile, il suffit de faire un peu attention.

— Oh! là là, que de grands mots, Germaine, pour si peu de chose!

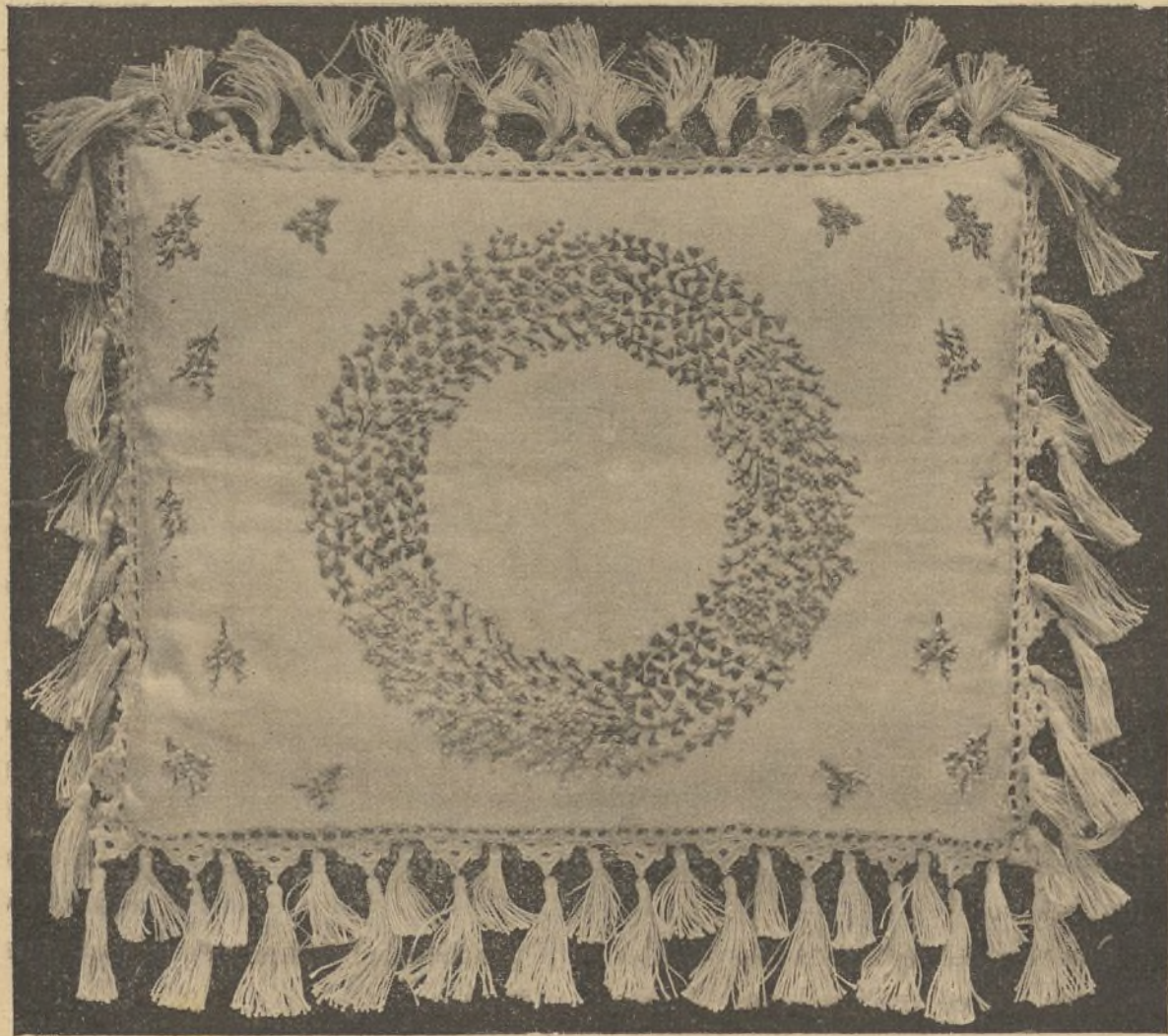


Fig. 3. — Coussin brodé sur toile. Planche n^o 3. La toile non dessinée avec fournitures : 2 fr. 75. Dessinée et échantillonnée avec fournitures : 4 fr. 75. Franges (dessin approchant) : 3 fr. 75: le mètre.

Le passé évidé s'emploie surtout pour les motifs de grande surface qui seraient trop difficiles à cou-

brodé au passé évidé jaune or, avec nervure point de tige plus foncé.

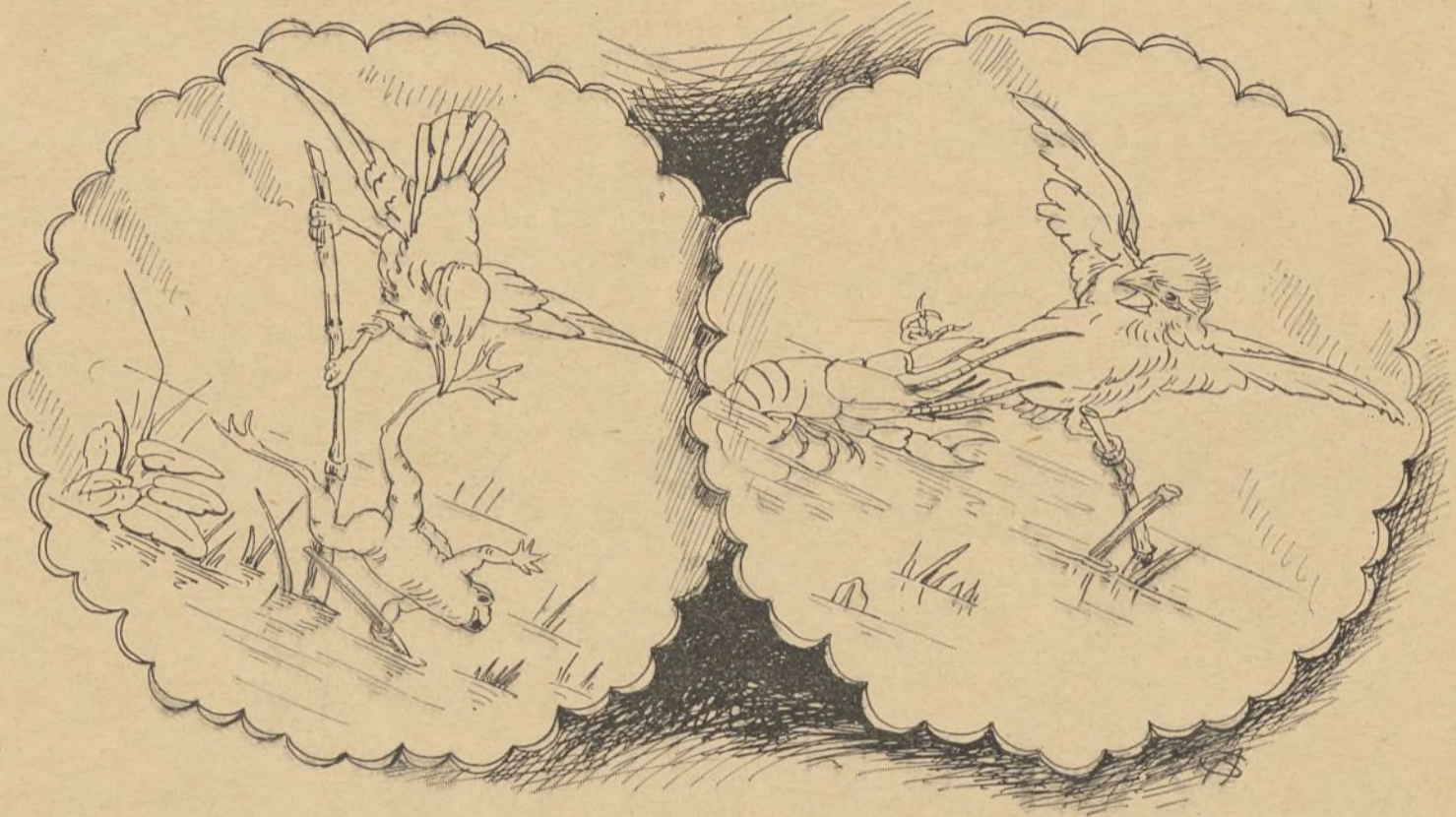


Fig. 4 et 5. — Deux fonds de coupe. Echantillonnés avec fournitures : 1 fr. 25 pièce.

vrir entièrement. Ce genre de broderie est simple et d'un très bel effet.

Voici comment on procède. Prenons, par exemple, ce fond de carafe qui représente un narcisse. On lance tout autour de chaque pétale des points en luciole blanc qui suivent le mouvement du bord et qui sont (ceci est indispensable) très inégaux. L'un est assez long, le suivant très court, l'autre moyen, etc.

Remarquez cependant que chaque pétale se fait ici en point de feston pour tout ce qui concerne les bords à découper.

Là où le découpage s'arrête, il n'est plus utile de faire le point de feston.

Le passé évidé s'exécute alors tel qu'il doit être.

Les nervures sont au point de tige en luciole crème, le centre du cœur formé d'une réunion de petits pois au passé plat en ton or. La couronne qui borde le cœur est formée de 2 brins de luciole vieux rouge tendus, sur lesquels passent des points transversaux jaune pâle.

L'autre fond de verre, qui représente une marguerite, est

Tous les bords à découper sont sertis à part d'un tout petit point de feston jaune pâle.

Le cœur est formé d'une suite de points de

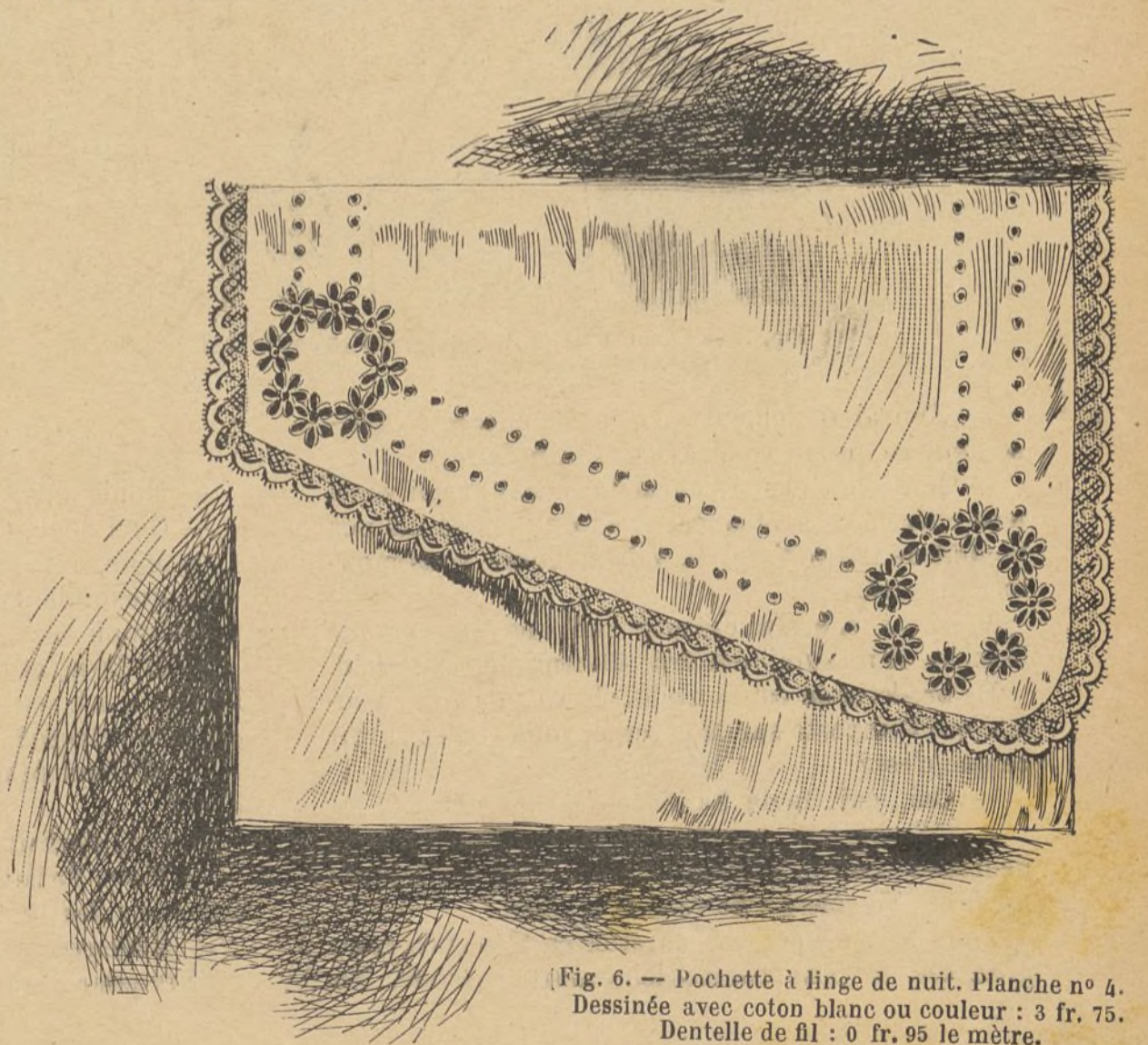


Fig. 6. — Pochette à linge de nuit. Planche n° 4. Dessinée avec coton blanc ou couleur : 3 fr. 75. Dentelle de fil : 0 fr. 95 le mètre.

sable vieux rouge et serti d'un point de tige vert.

— Alors, tante Patience, c'est toujours comme ça le passé évidé, des points inégaux lancés les uns à côté des autres?

— Oui, Monique. Lorsque vous saurez bien le faire ainsi, je vous donnerai quelques indications pour le nuancement des motifs en plusieurs tons.

Coussin myosotis.

— Qui de vous a du courage, aujourd'hui.

— Moi, tante Patience.

cœur de chaque fleur, un point de nœud or foncé pour les fleurs roses, clair pour les autres.

Les feuilles ou plutôt ce qui simule les feuilles sera en trois tons de vert au passé plat en partant de l'intérieur de la couronne; vous emploierez le ton foncé, et vous dégraderez jusqu'au clair qui se trouvera à l'extérieur de la couronne. Les tiges des fleurs et des feuilles suivront la même harmonie.

Quant au semis de fleurettes, vous les ferez bleu et rose comme la couronne.

Le coussin est doublé aussi de toile blanche et bordé d'une frange à glands en fil.



Fig. 7. — Chemise de nuit de fillette. Patron : 1 fr. Dessinée avec coton et dentelle : 7 fr. 50.

— J'en ai seulement un peu, et encore cela dépend de ce que tu voudras nous faire faire?

— Je ne sais pas si j'aurai du succès parmi vous, mes chéries, vos vacances vous ont enlevé un peu le goût de la broderie. Je vais toujours vous montrer mes trésors :

Voici un coussin exécuté sur une grosse toile blanche. Il mesure, tout fini, 47 centimètres sur 36.

La broderie en est nouvelle. Je vois déjà la curiosité qui l'emporte sur la paresse, vous voulez savoir ce que c'est?

— Oui, oui, tante Patience.

— Cela se fait en coton perlé; toutes les petites fleurettes sont en point de graine. Vous savez comment on fait, inutile de vous le répéter.

Vous ferez les petites fleurettes en bleu et en rose, groupées le plus harmonieusement possible. Au

Deux fonds de coupe.

— Monique, viens donc voir!

— Quoi donc, Christiane?

— Mais, regarde. Oh! oh! oh! que c'est drôle! cette grenouille prise par la patte par un oiseau au moment où elle allait se blottir dans les herbes!

— Eh bien, et l'autre, vois-tu, c'est la revanche : l'oiseau est à son tour prisonnier d'une écrevisse, il est bien attrapé?

— Si nous demandions à tante Patience ce que c'est?

— Oui, c'est une idée.

— Tante Patience, pourquoi est-ce faire, ces deux amusants dessins?

— Il me semble tout indiqué, mes chéries, de les utiliser pour des fonds de coupe ou de plateaux.

Vous les ferez de préférence sur de la toile ancienne écrue. Le premier sera nuancé, en gris pour la grenouille, noir pour l'oiseau, avec bec et serres en brun; l'arbre ton bois, les feuilles de nénuphars en vert, ainsi que les petites herbes et l'eau; le tout, en point de tige.

Dans le second, l'écrevisse sera naturellement en rouge, avec bout des pattes et des pinces noir; oiseau même ton que l'autre, avec un peu de gris sous le corps; herbes et eau comme le précédent.

Vous avez oublié de me dire, ma chérie, ce que vous saviez faire, et j'ai été quelque peu embarrassée. Mais, comme je ne voulais pas vous faire attendre, j'ai choisi ceci.

Savez-vous faire un peu de broderie anglaise? Si oui, c'est de cette façon qu'il faudra interpréter ces mignonnes couronnes et le ruban de pois qui les relie.

Si vous n'êtes pas suffisamment experte dans ce genre de travail, vous pourrez faire les fleurettes au

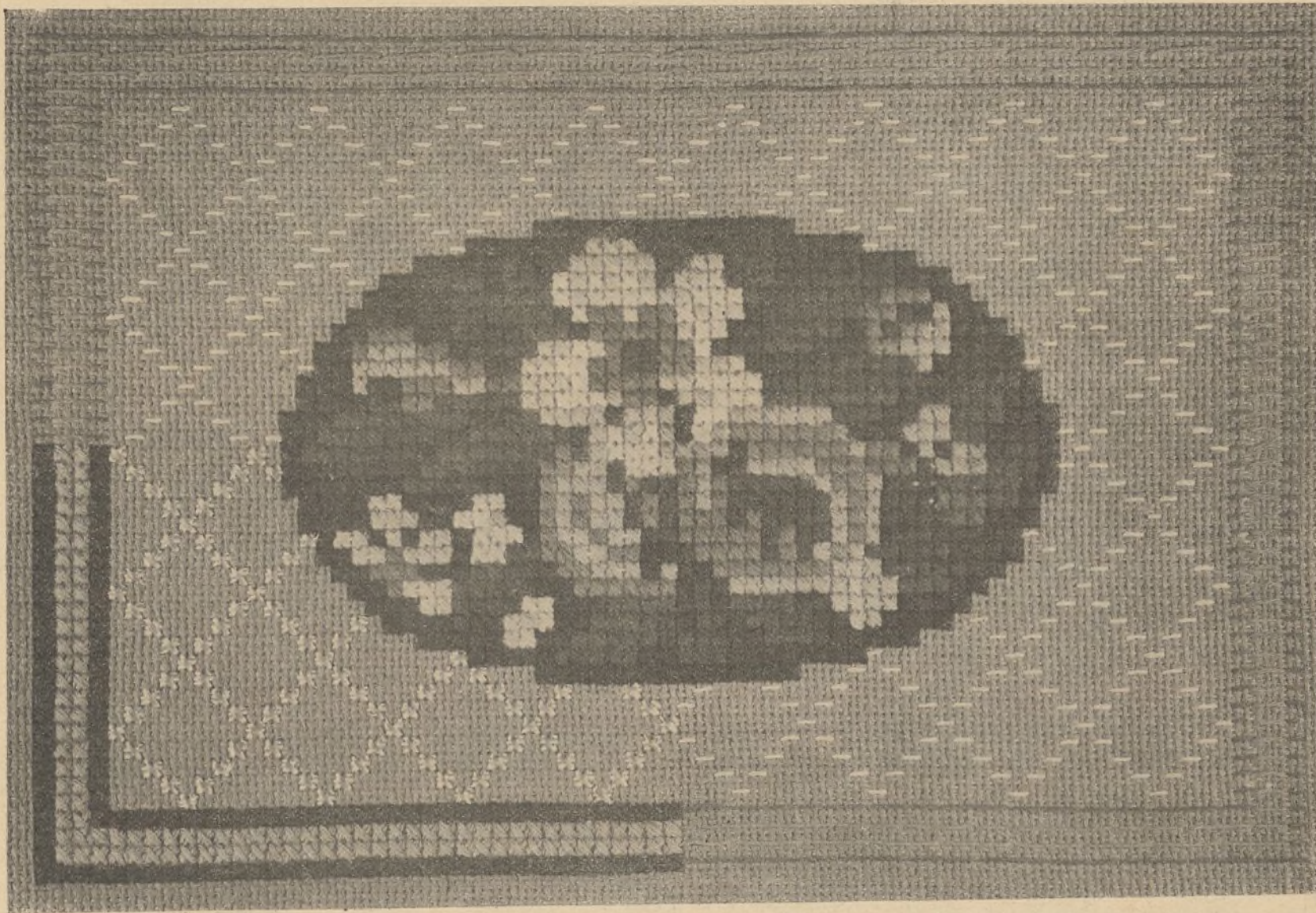


Fig. 8. — Motif en tapisserie. Dimensions : 35 × 25. Dessiné tout tramé avec fournitures : 4 fr. 75.
Avec le motif du milieu fait et les fournitures pour terminer : 8 fr. 75.

Les deux napperons seront bordés d'un feston en luciole vert.

Pochette à linge de nuit.

Tante Patience abandonne un instant ses petites-nièces, qui sont venues lui rendre visite, pour répondre à une petite amie plus lointaine, et si gentille, qui lui a demandé une pochette à linge à faire pour la fête de sa maman.

— Vous vouliez quelque chose de gentil, je crois, mignonne, et aussi de pas difficile. Serez-vous contente de votre Tante Gâteau, en voyant ce modèle dans votre journal?

passé plat avec du luciole de couleur : rose, bleu, deux ou trois tons, et les pois, toujours au passé plat, avec du luciole blanc.

Pour faire cette pochette, il vous faudra une bande de toile unie blanche de 40 centimètres de large et 80 de long.

A l'une des extrémités, vous décalquerez le motif de la planche que vous broderez de l'une des deux façons que je viens de vous indiquer.

Puis, la broderie terminée, vous plierez le tissu uni en deux, de façon à former une poche que vous fermerez par une couture sur le côté. Puis, la broderie formant rabat sera bordée d'une dentelle et reposera alors sur la poche.

J'espère ainsi, mignonne petite amie, avoir comblé tous vos désirs.

La broderie terminée, taillez l'empiècement suivant les contours. Vous monterez au bas de celui-ci,



Fig. 9. — Brassière crochetée. Laine zéphyr, 0fr. 75 la pelote de 50 gr.

Chemise de nuit pour fillette.

— Maintenant que vous devenez des demoiselles sérieuses, je voudrais vous montrer de temps en temps à faire une pièce de lingerie simple. Mon projet vous sourit-il? Pas plus que cela, je crois.

— Mais si, petite tante chérie; mais ce sera long à confectionner, et nous gâcherons notre tissu.

et au bord des manches, un petit jour échelle à points de surjet rouleauté.

Ensuite, vous diviserez en quatre en largeur le morceau de tissu qui sera le corps de la chemise, puis encore en deux, et vous épinglerez le milieu à la pointe de devant de l'empiècement.

Vous ferez de même sous les bras.

Dans l'espace réservé entre le devant et le des-

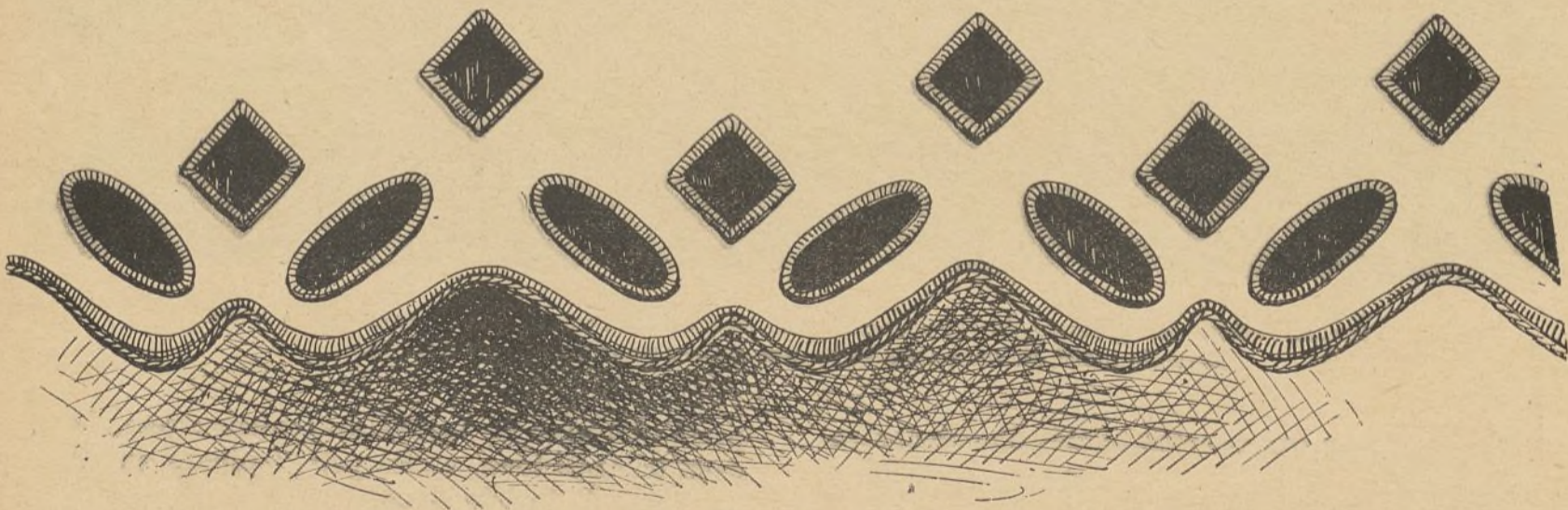


Fig. 10. — Feston pour usages divers. Dessin piqué d'un coupon : 0 fr. 40.

— Eh bien, je vous promets de vous aider.

Voici, pour commencer, une chemise de nuit. Rien de plus simple que la broderie. C'est toujours du riche pour les fleurs, et des semis de pois à l'anglaise.

Pour le montage, il faudra travailler soigneusement à tout petits points. Ce n'est pas un « record de vitesse » que je vous demande, mais un travail minutieux.

sous de bras, de chaque côté, formez quatre plis.

Fixez le corps de la chemise à l'empiècement par l'autre extrémité du jour échelle, en ayant bien soin de marquer les plis cités au-dessus.

La manche, à laquelle vous ferez une couture rabattue sous le bras, se montera au jour échelle également. Mais encore là, dans le haut de la manche, passez au préalable un fil de fronces, afin de bien poser celles-ci où elles doivent être.

Le bas de la manche et le poignet sont réunis de la même façon. Le poignet a naturellement été dessiné sur un morceau de tissu le double de sa hauteur, et se replie à l'envers au moment du montage.

A l'encolure, une petite dentelle est montée en surjet rongé. Au bas de la chemise, faites un ourlet de 2 bons centimètres. Fermez la couture du dos par une couture rabattue, et fermez la chemise, dans le dos, par des boutons et des boutonnières fixées sur une sous-patte.

Motif en tapisserie.

— J'ai remarqué que le dessus du tabouret en tapisserie de grand'mère commençait à s'user, alors...

— Alors tu désires le remplacer?

— Oui, ma petite tante.

— Que ne le disais-tu plus tôt! J'ai là, en effet, et c'est une vraie chance, un délicieux petit rectangle qui fera bien ton affaire.

Il mesure 35 X 24 de dessin et est fait en une sorte de tissu qui rappelle le canevas de fil, et dans lequel des fils tissés forment une sorte de tramage sur lequel tu auras à repasser.

Au centre, un médaillon ovale est orné d'une touffe de fleurs qui se détachent sur un fond en laine tête de nègre.

Les roses sont faites en trois tons de laine vieux rose; une autre grosse fleur est mauve avec cœur jaune; une autre plus petite est jaune; l'autre, bleue. Les feuilles sont en trois tons de vert.

D'ailleurs, tous ces tons sont indiqués par le tramage, qu'il te suffira de recouvrir au point de croix.

La bordure est faite de deux tons de vieux bleu sertis de noir.

Et le motif central se détache sur un fond très original, composé de losanges superposés, également tissés dans le canevas, que tu recouvriras d'un point de croix en soie végétale beige clair.

Brassière au crochet.

— Tante Patience, dis-moi ce que tu penses de cette petite brassière en laine que j'apporte.

— J'en dis, ma chérie, que tu me la montres pour en faire une pareille, et tu veux que je te l'explique.

— Non, pas du tout; si tu veux, c'est moi qui vais te l'apprendre; je l'ai déchiffrée, et je t'assure que j'ai eu du mal! C'est bizarre, je me mets à aimer le crochet.

— Par exemple! Christiane, je voudrais bien savoir comment tu t'y es prise. Tu vas devenir tante Patience à ton tour; il ne te manquera que des lunettes comme les miennes. Je t'écoute avec la plus grande attention.

Commencer par l'empiècement :

Faire une chaînette de 40 mailles; sur cette chaînette, faire 37 barrettes.

2^e rang : Dans chaque maille, faire une m. coulée, c'est-à-dire piquer le crochet dans 1 m., prendre la

laine et la passer en une seule fois à travers cette m. et à travers la boucle qui est sur le crochet.

3^e rang : 37 barr. en prenant la m. par derrière.

4^e rang : 37 m. coulées.

Les 5^e et 7^e rangs comme le 3^e.

Les 6^e et 8^e rangs comme le 4^e.

Au * 9^e rang, pour former l'épaule, ne faire que 8 barr.

10^e rang : 8 m. coulées.

11^e rang : 8 barr.

12^e rang : 8 m. coulées.

13 rang : 8 barr. et 13 m. en l'air pour former l'encolure du dos.

14^e r. : 21 m. coulées sur la chaînette et sur les 8 barr.

15^e rang : 21 barr.

16^e rang : 21 m. coulées.

17^e rang : 21 barr.

18^e rang : 21 m. coulées.

19^e rang : 21 barr.

20^e rang : 21 m. coulées.

21^e rang : 21 barr.

22^e rang : 21 m. coulées, casser la laine, la rattacher au 8^e rang pour faire la seconde épaule, recommencer depuis *.

Exécuter maintenant le corps de la brassière; on la commence par le milieu du dos :

Sur une chaînette de 32 m., lever 1 boucle dans la 3^e m. et 1 boucle dans la 4^e, l'on a alors 3 boucles sur le crochet. * Prendre la laine et la passer à travers 2 boucles, reprendre la laine et la passer à travers les 2 boucles qui restent, 1 m. en l'air, lever 2 boucles dans les 2 m. suivantes de la chaînette, recommencer depuis *.

L'on a ainsi 15 groupes pour le dos.

Faire 9 rangs semblables sur 15 groupes.

10^e rang : Pour le dessous de bras, ne faire que 12 groupes, puis 6 m. en l'air.

11^e rang : Travailler sur les 6 m. en l'air et refaire 15 groupes. L'on obtient une petite entaille qui permettra de coudre la manche.

Pour le devant, faire 18 rangs de 15 groupes, puis 1 rang de 12 groupes pour le second dessous de bras; 9 rangs de 15 groupes pour le second dos.

Manche.

Faire une chaînette de 34 m. pour avoir 16 groupes. Exécuter ainsi 16 rangs, fermer la manche par une couture et faire le poignet :

Travailler en rond en faisant 3 rangs de barr. alternées avec des m. coulées comme pour l'empiècement.

Réunir le corps de la brassière à l'empiècement par une couture, poser les manches et garnir la brassière de la dentelle suivante :

Piquer 3 brides dans 1 m., 1 m. en l'air et 1 br. dans le même trou. Cela fait une petite coquille, faire une autre coq. dans la 2^e m. suivante, etc.

Ensuite, avec du coton perlé fin :

* 2 demi-barr. entre 2 coq., 2 m. en l'air, 2 demi-barr. dans la m. en l'air qui se trouve au milieu de la coq., recommencer depuis *.

L'on fait 2 rangs de ces coq. à l'encolure, 3 rangs au bas de la brassière et 1 rang seulement au bord de chaque côté du dos.

Feston.

— J'aimerais bien faire un joli feston au bord d'un drap.

— Eh bien! je vais te donner ce dessin-ci, qui est tout piqué et prêt à être froncé; de cette façon, ça ira tout seul.

— Je ferai les amandes et les petits carrés en broderie anglaise, n'est-ce pas, tante?

— Parfaitement, et tu apporteras tous tes soins au feston, qui doit être bien régulier et bien net.

EMPLOI DU PATRON DÉCOUPÉ

ROBE DE DESSOUS POUR FRISETTE

— Ne m'avais-tu pas demandé, Christiane, une robe de dessous pour ta fille?

— Oh! si, tante, tu as pensé à moi?

— Oui, tiens, regarde cette petite robe, te plaît-elle?

Ceci fait, tu coudras au bord du volant une dentelle de Valenciennes, à l'aide d'un surjet bien régulier; puis, tu formeras une suite de plis plats, simplement tracés, afin de ramener l'ampleur du volant à la largeur du bas de la robe.



— Mais oui, tante, elle est très gentille, et surtout pas trop difficile.

— Tiens, prends ce patron qui est là sur la table. Il comprend trois parties : le dos, le devant, le volant.

Le patron du devant est de moitié, ici; il faudra donc poser le bord droit fil sur le tissu plié en deux, de façon à n'avoir aucune couture devant.

A chaque bord du dos, tu feras un ourlet; sur l'un tu feras des boutonnères; sur l'autre, tu poseras de petits boutons.

Tu replieras le bord de cette dernière sur 4 centimètre environ, et tu le poseras sur le haut du volant. Tu coudras ensuite le tout à points de piqûre.

Enfin, à l'envers, tu rabattras le tissu qui dépasse sur le volant, et tu feras un petit ourlet à points de côté.

Il ne restera plus ensuite qu'à garnir l'encolure et les emmanchures d'une petite dentelle cousue en surjet rongé.

LES JEUDIS DE L'ONCLE FRED

(Suite.)

— Eh bien, si vous voulez, nous allons descendre et nous promener dans l'île de la Cité, pendant un moment. De cette façon, nous verrons mieux les nombreux ponts qui la relient aux deux rives de la Seine. Cela vous va-t-il?

— Oh! oui, oncle Fred.

— Regardez, voici le pont au Change, ainsi appelé déjà au douzième siècle, après que le roi Louis VII y établit le change avec interdiction de le faire ailleurs. Avant cette date, il existait, vers le dixième siècle, un pont en bois qui remplaçait le grand pont, jadis l'unique communication de la Cité avec la rive droite.

De chaque côté du pont, sur toute sa longueur, s'élevaient des maisons basses.

— Des maisons sur un pont!

— Il y en avait autrefois sur tous les ponts, ne vous l'avais-je déjà pas dit? D'un côté du pont au Change se tenaient les changeurs et, de l'autre, les orfèvres. Naturellement, le pont de bois fut très souvent emporté par les eaux, et ce n'est qu'en 1296 qu'on se décida à le bâtir en pierre, ce qui n'empêcha pas une forte crue de l'entraîner encore une fois. On le reconstruisit donc en bois, et, au commencement du dix-septième siècle, un incendie le détruisit complètement. Il fut réédifié alors, quelques années plus tard, d'une manière durable.

De nombreux souvenirs historiques se rattachent à ce pont. C'est par là qu'Isabeau de Bavière entra dans Paris, lorsqu'en 1389, elle arriva d'Allemagne. De grandes fêtes furent organisées pour célébrer la bienvenue de cette princesse. Une corde fut tendue du haut des tours de Notre-Dame au pont au Change; un danseur descendit sur cette corde au moment où la reine Isabeau apparaissait et lui posa une couronne sur la tête.

— Oh! s'il était tombé, oncle Fred.

— Il se serait tué très certainement.

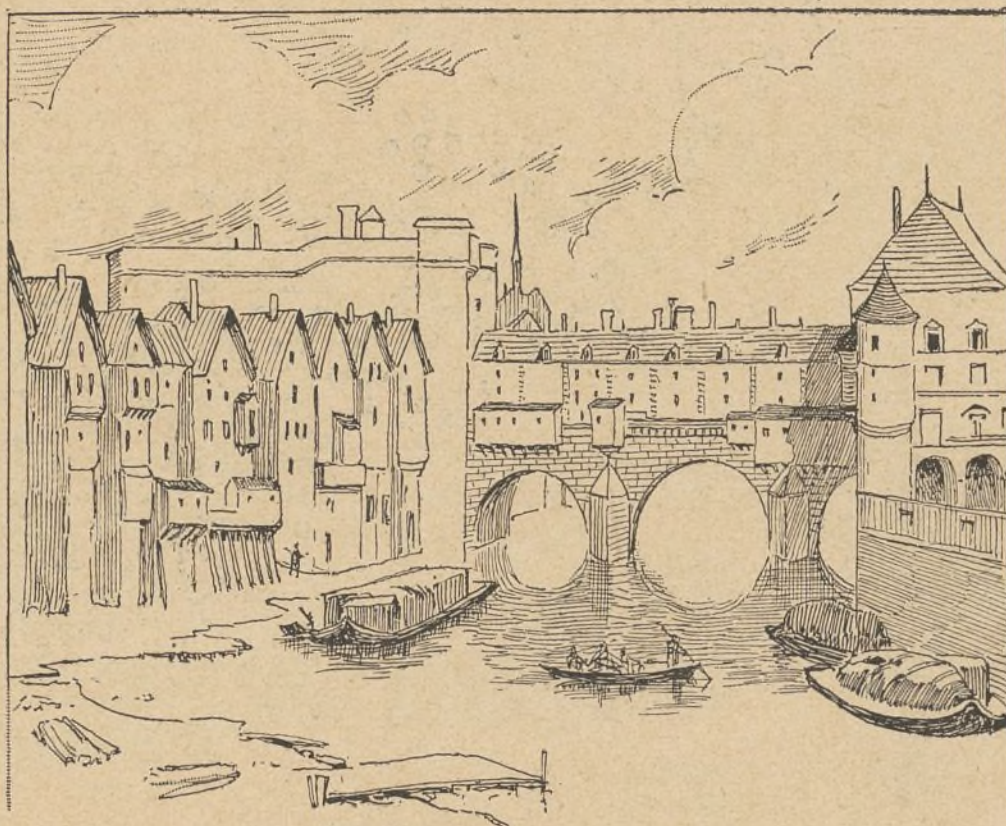
Les dimanches et jours de fête, les oiseliens avaient le droit de s'installer sur ce pont, mais ils étaient tenus, en cas de passage du roi ou de la reine, de remettre en liberté deux cents douzaines d'oiseaux.

— Pourquoi?

— C'était la condition qu'on leur avait imposée, en échange de la permission accordée.

— Que c'est drôle!

— Traversons l'île. Voici maintenant, juste en face le pont au Change, le pont Saint-Michel, établi sur le petit bras de la Seine. Le pont actuel est très récent, il date du moment où fut percé le boulevard Saint-Michel. Auparavant, il existait un pont dont Louis XIII posa la première pierre et qui remplaça des ponts de



Le Petit-Pont à la fin du XVI^e siècle.

bois très souvent détruits.

— Quel est le pont que nous apercevons en amont, oncle Fred?

— C'est le Petit-Pont, un des deux seuls qui, à la fin du quatrième siècle, reliaient Lutèce aux deux rives de la Seine. — Quel était l'autre?

— C'était le Grand-Pont, qui devint plus tard le pont au Change, comme je viens de vous le dire. Le Grand-Pont, naturellement, était sur le plus grand bras du fleuve.

— Et le petit, sur le plus petit?

— C'est exact. C'est Maurice de Sully, l'évêque de Paris, qui, en 1185, fit construire le Petit-Pont en pierre. Mais une dizaine d'années plus tard, il était déjà emporté par une inondation. Huit ponts se succédèrent alors, qui furent tous emportés par des inondations. Celui que vous voyez ici est le dixième construit sur le même emplacement que vous voyez aujourd'hui.

*

Dans le prolongement du Petit-Pont, c'est, sur le grand bras de la Seine, le pont Notre-Dame. Au dire des chroniqueurs, ce pont, « établi sur 17 faisceaux de pieux de 40 pieds de hauteur, était long de 74 pas et large de 18; il supportait 60 maisons uniformes, de sorte qu'en le traversant, on pensait marcher en terre ferme dans une foire ». Ceci nous place au quinzième siècle. Le 29 octobre 1499, le pont s'écroula.

— Et les maisons?

— Les maisons furent entraînées dans la débâcle.

— Et leurs habitants?

— Aucun des habitants ne périt, grâce à l'avertissement d'un charpentier qui vint, le matin, prévenir le lieutenant criminel que le pont, dont la charpente était vermoulue, s'écroulerait avant midi. Prévenus immédiatement, les habitants se retirèrent au plus vite, emportant avec eux ce qu'ils avaient de plus précieux. A midi, le pont s'écroula au milieu d'un bruit terrible et d'un épais nuage d'eau et de poussière.

Les commerçants, ruinés par cette catastrophe, accusèrent les officiers municipaux chargés de la garde et de l'entretien des ponts de la ville. Le prévôt des marchands, les échevins et le clerc du parloir aux bourgeois furent emprisonnés par ordre du Parlement et, à la suite d'une enquête sévère, le premier fut condamné à 1000 livres parisis d'amende et les échevins à 400 livres chacun.

Un bac remplaça pendant quelque temps le pont disparu qui fut réédifié en 1512 et, après de nombreuses réparations, presque complètement reconstruit en 1853.

— Quel est le pont qui vient après celui-ci, sur le grand bras de la Seine?

— C'est le pont d'Arcole.

— L'a-t-on appelé ainsi pour rappeler le souvenir de la victoire de Bonaparte sur les Autrichiens?

— Non, Jacques. Son nom lui vient d'un jeune homme nommé Arcole qui, le 28 juillet 1830, s'élança dessus à la tête de combattants se dirigeant vers l'Hôtel de Ville. Il tomba mortellement frappé d'une balle avant d'avoir atteint la rive opposée. C'est pour perpétuer ce souvenir qu'on a donné au pont, alors appelé passerelle de la Grève, le nom de pont d'Arcole. Sur la même ligne que le pont d'Arcole, mais sur le petit bras de la Seine, se trouve le pont au Double.

— Quel drôle de nom!

— Vous allez comprendre tout de suite pourquoi on l'appelle ainsi.

En 1634, année où fut achevé ce pont commencé en 1625, Louis XIII ordonna que les gens à cheval qui passeraient dessus payeraient un *double* tournoi et les gens à pieds, six deniers. L'argent ainsi récolté servit à l'entretien du pont.

— Est-ce qu'on paye encore pour passer, oncle Fred?

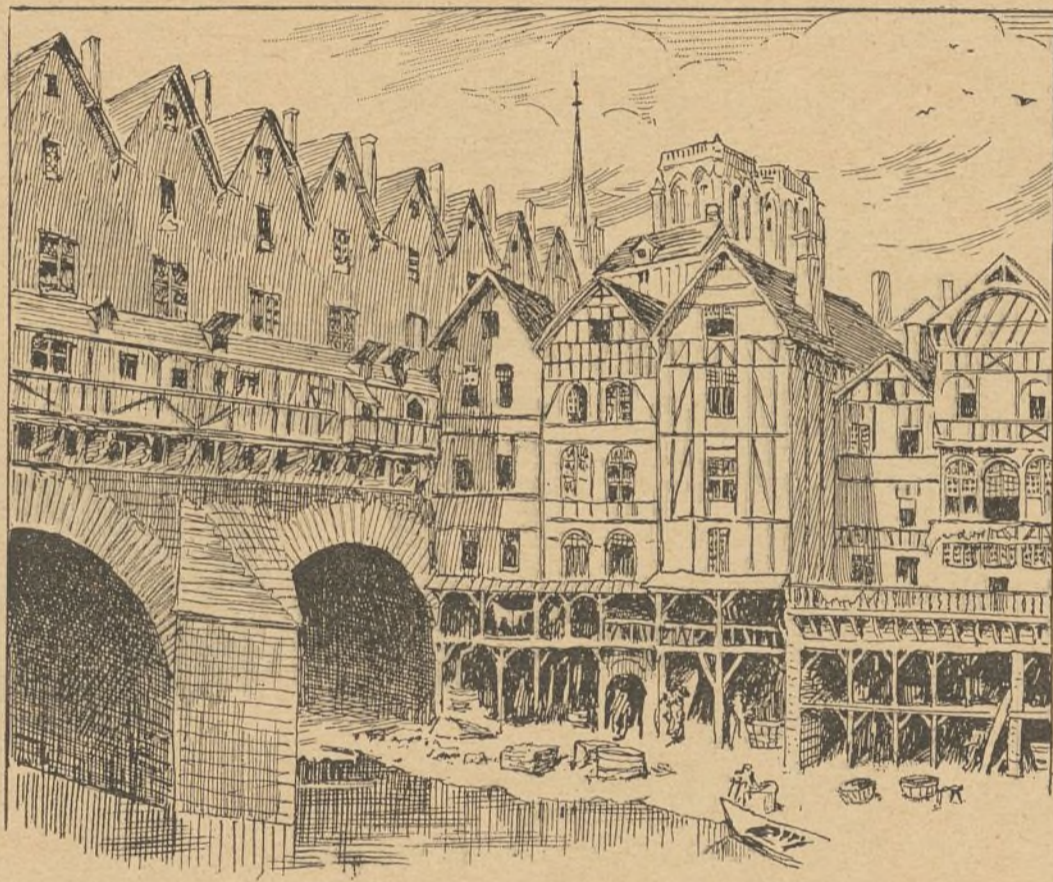
— Non, mes enfants, le péage a été supprimé en 1789, mais le pont conserva

son nom. Voici maintenant le pont de l'Archevêché. Le voyez-vous?

— Oui, mon oncle.

— Il n'a rien d'intéressant, si ce n'est qu'il va nous être bien commode pour nous permettre d'arriver jusqu'au pont Saint-Louis, lequel réunit l'île Saint-Louis à l'île de la cité et occupe l'emplacement de l'ancienne passerelle de la Cité. Cette passerelle avait été construite pour remplacer un ancien pont Rouge datant de 1684 et que la débâcle du terrible hiver de 1709 détruisit complètement. Le pont actuel fut construit en même temps que le pont Louis-Philippe qui lui fait suite.

L'île Saint-Louis est encore reliée à la rive droite de la Seine par le pont Marie construit en 1614 par un nommé Marie qui avait proposé de l'édifier à ses frais pourvu qu'il portât son nom. Terminé en 1635,



Le pont Notre-Dame et le quai de la Pelleterie au XVII^e siècle, d'après Robida.

il était, comme tous les ponts de Paris, couvert de maisons qui disparurent en 1789.

Le pont de la Tournelle, qui lui fait face, relie l'île Saint-Louis à la rive gauche.

— Allons-nous reprendre le bateau, oncle Fred?

— Pour rentrer à la maison, si cela vous amuse, car il ne reste plus maintenant à voir que des ponts sans grand intérêt : le pont Sully construit en 1874, le pont d'Austerlitz construit de 1802 à 1807 et sur lequel sont inscrits les noms des principaux officiers morts le 2 décembre 1805 à la fameuse bataille des Trois Empereurs, le pont de Bercy, le pont de Tolbiac et le pont National qui sert au passage du chemin de fer de ceinture, des voitures et des piétons.

— C'est le dernier?

— Disons plutôt que c'est le premier, puisque c'est à l'Est qu'on entre dans Paris. Nous avons remonté le cours de la Seine au lieu de le descendre, comprenez-vous?

— Oui, mon oncle; mais alors quel est le dernier pont passant sur la Seine?

— C'est le pont-viaduc d'Auteuil ou du Point du Jour qui rappelle, par son aspect imposant les viaducs à arches superposées des Romains et dont il reste encore plusieurs types. Ce bel ouvrage d'art fait honneur à Bassompierre qui le termina en 1866. Il sert au chemin de fer de Ceinture, aux voitures et aux piétons.

Entre le viaduc du Point du Jour et le pont Alexandre III, dont nous sommes partis, il y a encore six ponts importants que nous ne pourrions voir aujourd'hui, mais dont je veux vous donner les noms : ce sont, en partant d'Auteuil, le pont Mirabeau construit en 1895, le pont de Grenelle reconstruit en 1875 et sur lequel se dresse une réduction de la *Liberté éclairant le Monde*, statue colossale érigée à l'entrée du port de New-York et due au sculpteur Bartholdi; le pont de Passy, le pont d'Iéna, construit de 1809 à 1813, le pont de l'Alma, dont l'arche du milieu est la plus grande arche de pierre existant à Paris, et enfin le pont des Invalides.

— Ce qui fait trente ponts dans Paris pour aller



Incendie du Pont au Change (1621), d'après Hoffbauer.

d'une rive de la Seine à l'autre! C'est beaucoup.

— Tu les as donc comptés, Jacques?

— Oui, mon oncle, au fur et à mesure que tu nous les nommais. Combien y a-t-il de ponts sur toute la Seine?

— Je ne le sais pas, mais ce ne serait pas difficile à trouver dans un dictionnaire. Cherchez-le, cela vous amusera.





UNE BASSE-COUR IDÉALE ET LA GENT LAPINE



— Grand'mère, dit Elisabeth, Angèle m'a donné de beaux petits lapins : il y en a de tout blancs, de gris argentés, d'autres complètement noirs; que vais-je en faire, où les mettre?

— Porte-les à Rosine, ils iront dans la basse-cour, avec les autres.

— Dans ces vilaines cages? Ils y sont très malheureux, me semble-t-il! Sans courir, sans remuer, sans voir la lumière! Grand'mère, si vous vouliez, Charles dit qu'on pourrait les mettre sur la pelouse, où nous irions les regarder brouter « le thym et le serpolet ».

— Mais, ma mignonne, ils dévasteront tout!

— Oh non! on leur fera un petit parc, entouré d'un grillage; nous construirons des cabanes, ils y logeront la nuit...

— Soit, dit grand'mère, mais respectez les abords de la maison!

Grand'mère assise dans son grand fauteuil, sur la terrasse, pense avec angoisse que son parc devient une succursale du Jardin d'Acclimatation : chiens, chèvre, lapins..., rien n'y manque. Ne lui amènera-t-on pas, un de ces jours, un éléphant?... Pendant ce temps, les quatre enfants, après mainte hésitation, arrêtent leur choix sur une pelouse écartée du perron. Jules l'entoure d'un grillage solide, renforcé par de robustes pieux; dans ce paradis, on lâche les lapinets et leurs parents. Ils y sont d'abord ahuris, et se blottissent les uns contre les autres; puis ils s'enhardissent, et leurs petits museaux tondent l'herbe du pré.

On attelle la chèvre, on recueille les plantes qu'ils aiment : Angèle les indique consciencieusement.

Hubert arrive mystérieux :

— Je leur apporte de l'avoine; mais j'ai failli me faire prendre par Louis, qui défend ses chevaux.

Charles les bourre du son, caché dans un sac, qui enfle sa veste. Une auge pleine d'eau est à leur disposition, malgré les protestations d'Angèle, qui certifie :

— Les lapins, ça ne boit pas!

Quelques vieilles caisses peintes et aménagées deviennent des cabanes présentables.

Elisabeth et Lolotte installent leurs pliants, et pendant de longues heures regardent leurs nouveaux pensionnaires trotter, brouter, faire tous leurs tours.

— Vois-tu ce petit noir? C'est mon préféré, dit Elisabeth.

— Moi, j'aime mieux le blanc, répond Lolotte. C'est Julie. Voici Janot, Lapinos I^{er}, Lapinette II.

Le soir venu, une ronde est faite par les garçonnets : d'un galop rapide autour du grillage, ils ramènent les bêtes apeurées en la demeure qui les sauvera des fouines et des belettes.

Une nuit, alors que la maisonnée entière repose, on entend, dans l'ombre, un cri aigu, strident..., puis, plus rien...

— Nos lapins, nos lapins qu'on assassine, gémit Charles en sautant de son lit.

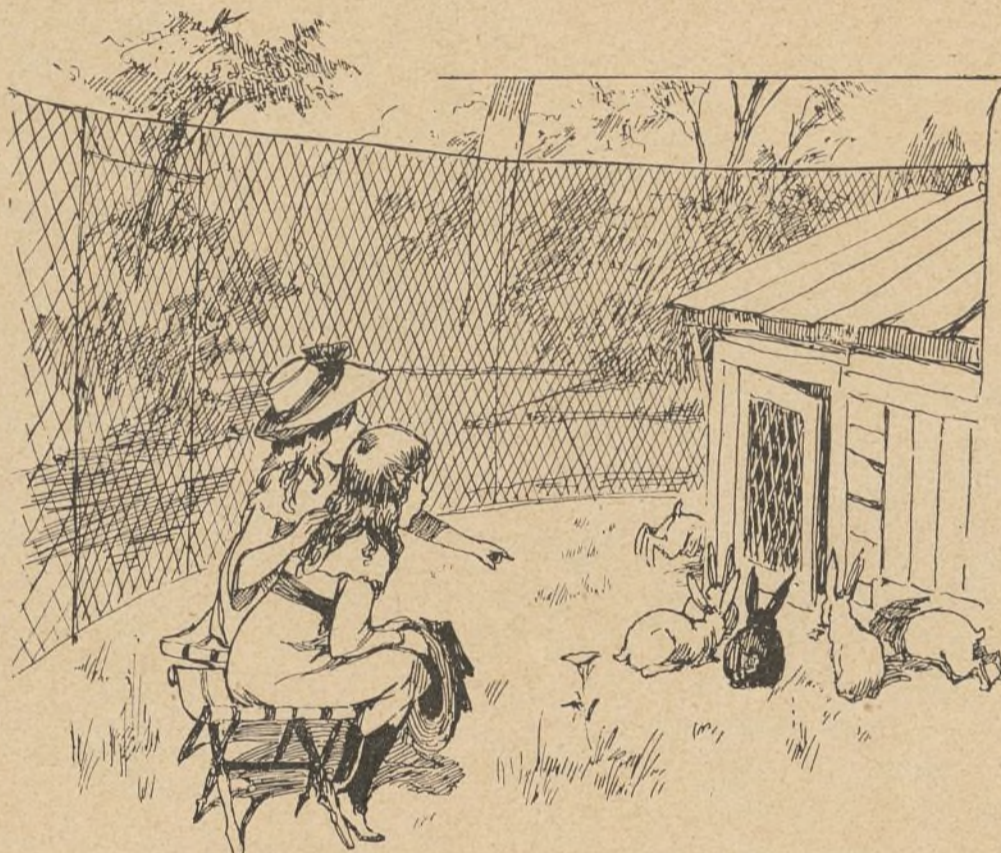
— Mais non, mais non; murmure Hubert, qui trouve dur de s'arracher à la chaleur de l'oreiller, et que ne tente pas l'obscurité du parc.

Un second cri perçant le met debout pourtant. Il frappe à la cloison de la chambre des petites sœurs.

— Avez-vous entendu?

— Oui, répond Elisabeth dans un sanglot.

Quant à Lolotte, elle dort, peut-être voit-elle dans son rêve (car elle sourit) un petit lapin blanc, qui broute, bien sage, à l'abri de tout danger, et qui se lèche les pattes, assis sur son derrière, les oreilles en pointes.



Vois-tu ce petit noir! C'est mon préféré.

— Fraulein, Fraulein, appellent les deux frères, venez vite.

Fraulein maudit ces animaux qui troublent son sommeil, et se décide à suivre ces intolérables garçons, qui remuent même la nuit.

On s'arme de lanternes; Charles et Hubert de bâtons, et, dans un costume sommaire, le groupe pénètre dans la lapinière... Rien ne bouge..., les bêtes sont immobiles, dans leurs cabanes, que protège un réseau métallique.

— Fausse alerte, dit Charles, après avoir brandi son arme dans tous les coins.

— Je te dis qu'ils tremblent, affirme Hubert, qui passe son doigt dans les interstices, et caresse ses amis.

... On renforce leur défense, par quelques planches, et les trois lanternes reprennent le chemin de la maison. On dirait trois malfaiteurs.

L'oncle Armand ouvre sa fenêtre :

— Diables d'enfants! nous laissez-vous dormir? Il faut donner une nurse à vos bêtes!

Le propos est rapporté le lendemain, à l'honnête Lolotte, elle le prend au sérieux et cherche dans tout le village, une bonne qui consente à garder ses lapins, chaque nuit.

Un poulet, trois canards complè-



Le groupe pénétra dans la lapinerie.

tent la basse-cour idéale. Ces derniers, d'humeur vagabonde, naviguent de jour, sur le ruisseau, et, moins casaniers que les lapins, donnent un mal infini à leurs propriétaires. Chaque soir, il faut organiser une chasse, pour les ramener à leur domicile.

Rosette, la petite femme de chambre, est requise à cet effet : elle en oublie son service, elle patauge et s'étale dans le ruisseau.

La cloche du dîner sonne, éperdue, le deuxième coup, tandis que Charles et Hubert,

décoiffés, les vêtements en désordre, sont encore au bord de l'eau.

Papa, mécontent, leur déclare :

— Si cela continue, j'enverrai un coup de fusil, à vos canards!

— Je ne veux pas qu'on les tue, je ne veux pas qu'on les mange, crie Lolotte en larmes; ni mes

lapins non plus!

— Ramène-les sur le balcon à Paris, fait Charles moqueur, et promène-les au Luxembourg.

— Non, Angèle les gardera.

Or, Angèle ne les garda pas tous, et voici pourquoi :

Un certain jour de disette, alors que les enfants étaient en promenade, Rose, la cuisinière, est venue choisir l'un d'eux,



Elle s'étale dans le ruisseau.

et l'a « occis » sans autre forme de procès.

Et, précisément, c'est Julie!... Julie qui est toute blanche!... avec des oreilles noires.

Les « quatre », au retour, ont poussé des cris d'horreur. Lolotte a couru chez sa mère :

— Maman, maman, Rose a tué Julie!... elle est méchante, Rose, et je ne mangerai pas de ma pauvre lapine.

Mais à table, quand elle voit tout le monde faire honneur à sa protégée, comme elle est un peu gourmande, elle en goûte « un tout petit morceau », qu'elle trouve excellent.

Le départ approche, la rosée rend la pelouse inhabitable, les lapins calfeutrés dans une remise sont confiés à Angèle :

— Voyez-vous, grand'mère, l'année prochaine, ils auront beaucoup de petits enfants, et nous aurons des familles entières, dit Elisabeth.

Grand'mère, assise une fois encore, dans son grand fauteuil, entoure d'un long regard le paysage familier. Elle voit en pensée des processions de lapins s'avancer dans les allées du parc, ravager le potager, aventurer leurs petits museaux jusqu'au pied de la terrasse!... et reportant son regard sur les quatre petites figures tendues vers elle :

— Bah! ces enfants s'amusez tant! dit-elle.

Grand'mère,

M. C.

TROP DE LILAS!

SAYNETTE EN 2 TABLEAUX.

PERSONNAGES.

GINETTE, 10 ans.

RAOUL, 12 ans, son frère.

M^{me} BELLEFEUILLE, tante de Ginette.

SIMONE, 10 ans, cousine de Ginette.

PIERRE, 9 ans, frère de Simone.

LISETTE, 18 ans, femme de chambre.

Un jardinier.

ACTE PREMIER

La scène représente un jardin (on peut remplacer le lilas par une autre fleur).

SCÈNE PREMIÈRE

GINETTE, le jardinier.

Le jardinier coupe des branches de lilas qu'il remet à Ginette.

LE JARDINIER, se tournant vers Ginette. — C'en est-il un beau bouquet, Mamz'elle! C'est frais, c'est plein de boutons : demain, ce ne sera qu'une fleur! Faut-il encore en couper?

GINETTE, riant, un gros bouquet à la main. — Oh! non, Picard! je ne pourrais pas les porter.

LE JARDINIER. — Alors, comme ça, vous aimez les fleurs? Je pense que c'est pour votre maman?

GINETTE, se rebiffant. — Non, c'est pour moi! Pour moi seule! Merci, Picard.

(Le jardinier sort.)

SCÈNE II

GINETTE, RAOUL

GINETTE. *(Lui mettant le bouquet dans les bras).* — Tu arrives bien. Voilà, nous allons chez ma tante.

RAOUL. — Volontiers, elle sera ravie de ton attention.

GINETTE. — Mais ce n'est pas pour elle, c'est pour moi, que j'ai cueilli cette gerbe!

RAOUL. — Alors, je la porte à la maison.

GINETTE. — Ecoute, nous sommes ici tout près de chez ma tante. Remonter à la maison, par cette chaleur, cela n'a rien d'engageant!

RAOUL. — Alors dépose ton lilas sur le banc.

GINETTE. — Pour qu'il cuise au soleil? Non, emportons-le chez tante Jane, nous le déposerons dans



9. 45

C'est pour moi, pour moi seule.

un coin, et nous le reprendrons à la sortie (*riant*).

RAOUL. — Mais...

GINETTE, *impatiente*. — Mais, quoi? Tu as toujours une objection à faire!

RAOUL. — Celle-ci est bien simple; on ne va pas chez les gens, avec des fleurs, sans les leur offrir!

GINETTE. — Allons donc! Avec ça, qu'on se gêne, en famille!

RAOUL. — Il n'est pas question de gêne; ce n'est pas poli!

GINETTE, *rageuse*. — Avec ça que tu es poli, toi! Voyez donc ce petit Monsieur qui donne des leçons! (*S'échauffant*). Eh bien! tant pis, ce sont mes fleurs, je ne les donne à personne!

RAOUL, *lui rendant les fleurs*. — Eh bien, garde-les, égoïste! Pour moi, les fleurs sont faites pour être données..., comme l'air, pour respirer.

GINETTE, *vexée*. — Ta morale m'ennuie: si tu ne veux pas t'en charger, je les porterai moi-même.

RAOUL. — J'aime mieux ça.

GINETTE, *faisant une révérence*. — Adieu, Monsieur le Censeur!

(*Elle sort.*)

Rideau.

ACTE II

La scène représente un salon. Porte dans le fond, ouverte sur une antichambre-porte, sur le côté.

SCÈNE PREMIÈRE

GINETTE, LISETTE

GINETTE, *entre, s'éponge, son bouquet sur le bras*. — Ma tante est-elle là?

LISETTE, *rangeant les fauteuils*. — Madame est dans sa chambre... Oh! les jolies fleurs que vous lui apportez! Je vais la prévenir.

GINETTE, *portant son bouquet sur un guéridon qui fait face à la porte du salon, elle le dissimule par tous les objets qu'elle trouve; remontant sur le devant de la scène*. — Attends, attends un moment!... Surtout ne touche pas à ces lilas!... N'en parle pas... ils sont pour moi!

LISETTE. — Oh! je comprends: Mademoiselle fait comme moi, avec mes sous; je les mets dans mon mouchoir, alors on ne les voit pas... Mademoiselle veut-elle que je lui cherche un mouchoir?

GINETTE. — Non; là, on ne le verra pas, et je le reprendrai en sortant. Je cours embrasser ma tante.

(*Elle sort par la porte de côté.*)



Voyez donc ce petit monsieur, qui donne des leçons.

SCÈNE II

LISETTE, SIMONE, PIERRE

SIMONE, *elle voit le bouquet et le prend*. — Oh! le superbe lilas.

LISETTE, *courant à elle, avec effroi*. — N'y touchez pas, Mademoiselle! N'y touchez pas.

SIMONE. — Eh bien, quoi? Il n'est pas empoisonné! Qui l'a apporté?

LISETTE. — Mademoiselle Ginette, mais...

PIERRE, *prenant les fleurs à sa sœur*. — Que tu es sotte, Lisette! Tu comprends que si elle a apporté ces belles branches, c'est pour les donner.

LISETTE, *secouant la tête et baissant la voix, imitant la voix de Ginette*. — Il ne faut pas y toucher...; il ne faut pas en parler.

PIERRE. — Elle est forte celle-là!

SIMONE. — Allons, Lisette, ne reste pas là, pétrifiée à me regarder; mets ce bouquet dans l'eau, et porte-le au salon..., dans la grande potiche.

LISETTE, *obéit, dispose les fleurs au salon à part*. — C'est comme qui dirait qu'elle a perdu tous ses sous!

SCÈNE III

SIMONE, PIERRE

SIMONE. — Ecoute, Pierre..., je connais Ginette, elle est très égoïste: elle n'aime pas à donner; je suis sûre qu'elle a dit à Lisette de cacher ses fleurs. Aussi, c'est pour lui jouer un tour, que j'ai fait mettre sa gerbe de lilas au salon... Tu verras la tête qu'elle fera!

PIERRE, *riant*. — C'est bien fait!... Il faut l'attraper... Je cours lui en cueillir une si grosse branche qu'elle ne pourra pas l'emporter!

(*Il sort.*)

SCÈNE IV

SIMONE, M^{me} BELLEFEUILLE, GINETTE (*qui la suit.*)

GINETTE. — Enfin te voilà, Simone! Bonjour, tu vas bien?

SIMONE, *sèchement*. — Pas mal, et toi?

M^{me} BELLEFEUILLE, *apercevant le bouquet*. —

GINETTE, *repoussant les fleurs, dépitée*. — Mais que voulez-vous que je fasse de tout cela?

M^{me} BELLEFEUILLE, *réprimant un sourire*. — Je comprends... Reprends ton bien; je ne voudrais pas t'en priver, Ginette: ce que le cœur ne donne pas n'est pas donné! (*Elle lui tend aussi les fleurs.*)

GINETTE, *honteuse*. — Oh! ma tante!

PIERRE, *moqueur*. — Et, maintenant, tu pourras ouvrir boutique!

M^{me} BELLEFEUILLE. — Assez, enfants, venez goûter... Lisette, apporte le thé.

(*Lisette sort et reparait avec un plateau*



Et maintenant, tu pourras ouvrir une boutique.

Oh! que c'est ravissant! Que tu es gentille, Ginette. Ces deux tons de violet sont exquis, et les blancs ont un parfum!

GINETTE, *dont la mine s'est allongée*. — Mais, ma tante!...

SCÈNE V

LES MÊMES, PIERRE, LISETTE.

PIERRE, *entrant en coup de vent, les mains pleines de lilas, il court à Ginette et les lui pose dans les bras*. — Puisque tu les aimes tant, en voilà des lilas.

SIMONE, *à part*. — Bien envoyé.

LISETTE, *entrant, moitié pleurant, s'approche de Ginette avec un bouquet aussi*. — C'est pas de ma faute, Mademoiselle! J'avais cependant dit qu'il ne fallait pas toucher à votre butin!

SIMONE, *à part*. — Mieux encore!... et de deux!

chargé de gâteaux, et le thé. M^{me} Bellefeuille en offre à Simone et à Pierre, elle se sert et semble ne pas voir Ginette.)

GINETTE, *timide*. — Et moi, ma tante? J'ai une faim d'ogre!

M^{me} BELLEFEUILLE. — J'en suis désolée, mon enfant, mais... ce sont mes gâteaux; comme toi, je garde ce qui m'appartient!... « Chien hargneux, dit le proverbe, a toujours l'oreille déchirée. Enfant égoïste en porte la peine et n'est pas aimé »!

GINETTE, *confuse*. — Pardonnez-moi, tante Jane, et gardez mes pauvres fleurs!

M^{me} BELLEFEUILLE. — J'y consens, Ginette, mais apprends, comme l'enseigne notre bon La Fontaine:

A te donner des soins, pour le plaisir d'autrui!

Rideau.

HISTOIRE ET HISTORIETTES

Bien peu de souverains, je crois, ont résisté au plaisir de se promener incognito et d'être pris pour l'un quelconque de leurs sujets.

Joseph II, empereur d'Autriche, goûtait plus que tout autre ces sortes d'escapades, et l'histoire a conservé, sur son compte, quantité d'anecdotes dont voici une des plus amusantes.

C'était par un bel après-midi d'été. L'empereur, vêtu fort simplement, avait quitté son palais avec l'intention de faire une grande promenade dans la campagne. Muni d'une bonne canne, dont il faisait sonner le bout ferré sur les cailloux de la route, il marchait allégrement, tout heureux d'être débarrassé pour quelque temps du souci de ses Etats.

Il avait déjà fait plusieurs kilomètres lorsqu'il remarqua d'épais nuages noirs qui s'amoncelaient à l'horizon.

« Diable! murmura-t-il entre ses dents, mettons-nous en quête d'une auberge, car je crois qu'il ne va pas tarder à pleuvoir. »

Mais, dans ce temps-là, les auberges n'étaient pas aussi fréquentes que maintenant où on en trouve à tous les tournants de route. Et l'empereur fit au moins deux kilomètres, au pas accéléré, sans découvrir le moindre abri. Pour comble de malheur, la pluie se mit à tomber, une pluie violente qui, en moins de deux minutes, eut transpercé les vêtements du promeneur solitaire.

« Eh bien, j'en serai quitte pour un bon rhume »,

se dit philosophiquement Joseph II, en enfouissant son chapeau sur sa tête et en relevant le col de son habit.

Comme il prenait si facilement son parti de cette mésaventure, il aperçut, à une centaine de mètres, une cabane de paysan vers laquelle il se dirigea immédiatement.

— Bah! comme vous voilà fait, mon pauvre homme, dit une accorte paysanne, dès qu'il eut franchi le seuil de la maisonnette. Vous avez été pris par l'orage, hein? Entrez donc. Je vais vous donner une veste et une culotte de mon mari et je ferai sécher vos vêtements à la cuisine.

Quelques instants plus tard, Joseph II, métamorphosé en paysan, remerciait son hôte de son chaleureux accueil et s'informait de quelque chose à manger.

— Dame, on n'est pas riche, dit la femme en ouvrant un bahut. Mais, si vous voulez vous contenter d'une omelette et d'une miche de pain bis...

— Mais c'est un repas exquis, que vous m'offrez là, dit l'empereur mis en appétit par sa promenade. Mettez la poêle au feu, je meurs de faim.

Comme la ménagère se dirigeait vers la cuisine, des cris stridents partirent du fond de la pièce où un berceau était relégué dans l'ombre.

— Bon! Le voilà réveillé, maintenant, dit la mère en courant vers le lit du bébé et en le prenant dans ses bras pour l'apaiser. C'est qu'il est mauvais comme un diable, vous savez, et quand



L'empereur marchait allégrement.

il ne dort pas, je n'ai pas une minute de répit.

Dans les bras de sa maman, l'enfant se calma presque aussitôt, mais dès qu'elle voulut le placer dans sa grande chaise pour pouvoir s'occuper du repas de l'étranger, il se remit à hurler.

— Il n'y a qu'un moyen, dit alors la paysanne en se tournant vers l'empereur, c'est que vous le teniez pendant que je cours à la cuisine.

Le rôle de bonne d'enfant ne souriait pas du tout à Joseph II, mais il avait à peine eu le temps de réfléchir que déjà le poupon était dans ses bras et la mère dans la pièce voisine. Comme il avait faim, il pensa que c'était encore là la meilleure solution et prit son parti de cette petite complication.

Mais voilà qu'au bout d'une minute l'enfant, surpris d'abord par ce brusque changement et en oubliant de pleurer, se remit à crier de plus belle. L'empereur eut beau le secouer, le chatouiller, le balancer, le coucher, le relever — et combien maladroitement, vous pouvez l'imaginer! — le bambin ne voulut rien entendre, et se serait étranglé de rage sans l'intervention de la mère qui arrivait avec l'omelette :

— Je vous disais bien qu'il n'était pas commode, le garnement! Mais aussi, soit dit sans reproche, vous ne savez pas bien vous y prendre, ajouta la paysanne en riant de l'attitude embarrassée de son hôte. Tenez, votre souper est prêt, rendez-moi ce petit monstre que je le corrige.

Joseph II ne se fit pas prier pour rendre à sa mère ce petit braillard qui lui écorchait les oreilles, et il se mit en devoir de faire honneur à l'omelette dont le fumet lui chatouillait agréablement les narines, pendant que se calmaient les sanglots de l'enfant.

— Le père ne va pas tarder à rentrer maintenant, dit la paysanne dès que la conversation fut redevenue possible. Il a du mal, voyez-vous, le pauvre homme! Les temps sont durs, mais il est courageux et il ne se plaint jamais.

— Que fait-il?

— Il est bûcheron et travaille dans les bois de Sa Majesté, à une heure d'ici. Et vous, vous venez de la ville, hein?

— Oui.

— Ça se voit. Que faites-vous?

— Ça dépend, un peu de tout, dit l'empereur qui ne voulait pas se compromettre. De quoi ai-je l'air?

— En disant d'un soldat, je crois que je ne me tromperais pas de beaucoup...

La conversation fut interrompue par l'arrivée du mari qui ne dissimula pas sa surprise de voir un étranger installé à sa table.

— Ce pauvre homme a été pris par l'orage, expliqua la paysanne, et comme ses habits étaient trempés



Le mari entra.

je lui ai donné de quoi en changer. Mais si tu avais vu comme il était drôle avec le petit qu'il avait pris dans ses bras pendant que je m'occupais du fricot!

Voyant sa femme rire, le mari rit aussi et Joseph II fut bien obligé de les imiter, d'autant que le sans-façon de la paysanne lui plaisait et qu'il s'amusait royalement de l'aventure.

Cependant une ombre de contrariété passa sur la figure du paysan lorsque l'empereur, ayant constaté qu'il pleuvait toujours, lui demanda :

— Serait-ce abuser de vos bontés que de vous prier de pousser jusqu'à la ville pour me chercher une voiture?

— Jusqu'à la ville! Comme vous y allez! s'écria le paysan indigné. D'abord, aucun loueur ne se souciera de venir jusqu'ici par un temps pareil. Vous feriez mieux d'attendre la fin de l'averse.

— Et s'il pleut jusqu'à demain?

— Vous passerez la nuit ici, nous trouverons bien moyen de vous arranger une pailleasse quelconque.

— Merci, dit le monarque, vous êtes bien obligeant, mais je préfère rentrer chez moi.

— Ah bien! alors, allez chercher votre voiture

vous-même! Vous n'êtes pas un prince, après tout, vous ne fondrez pas en route.

— Et si j'étais un prince? interrogea Joseph II en souriant.

— Si vous étiez un prince, dame, on verrait... Quand on mécontente ces gens-là, ça vous retombe toujours sur le nez. Mais les princes, c'est plus fier que vous...

— Tu ne devrais pas parler comme ça, dit à mi-voix la paysanne à son mari, on ne sait jamais à qui on s'adresse. Suppose que cet homme-là ait des connaissances à la ville, nous pourrions avoir des histoires.

— Bah! c'est vrai ce que je viens de dire! Il peut bien aller le répéter à l'empereur si il veut, grommela le paysan, furieux de la recommandation de sa femme. Il ne me fait pas peur l'empereur!

— Eh bien, je suis bien content de savoir cela,

dit le souverain en donnant libre cours à sa gaieté, car j'avais justement la crainte de vous effrayer en vous disant que je suis Joseph II.

— Malédiction! dit le paysan, en reconnaissant les traits du monarque, c'est l'empereur.

Et il tomba à genoux, la figure dans ses mains, incapable de faire un geste tant il était ému. Sa femme, les mains jointes, suppliait Joseph II de pardonner..., ce que le souverain fit sans grande difficulté, à condition toutefois que le paysan irait lui chercher sa voiture.

Le lendemain, des envoyés du roi vinrent frapper à la porte de la cabane. Ils rapportaient les vêtements du bûcheron que l'empereur n'avait pas voulu quitter avant de prendre congé de ses hôtes. Toutes les poches en étaient garnies de pièces d'or.

— Et quand je pense que je lui ai donné le petit à garder! dit la femme au comble de la confusion.

ANECDOTES

Toto est malin!

Toto dit un jour à son père :

— Dis donc, papa, je sais bien ce que je te donnerai pour ta fête!

— Tu es un gentil petit garçon d'y penser. Que me donneras-tu donc?

— Une belle pipe en écume.

— Mais j'en ai déjà une.

— Non, tu n'en as plus!

— Comment cela?

— Je viens de la casser à l'instant!

Des gens comme il faut.

Une maman se promène avec sa petite fille dans un grand parc, au milieu duquel est un grand bassin où s'ébattent des canards.

En ce moment, il y a quatre canards blancs qui nagent joyeusement l'un derrière l'autre.

— Tu vois, dit la maman, c'est une famille de canards : le père, la mère et les deux enfants.

— Et la bonne? questionna la fillette.

— Il n'y en a pas!

— Si, maman, en voici une!

Un canard noir, en ce moment, arrivait vers les autres et les rejoignait.

— Oh! c'est chic, s'exclama l'enfant, une négresse, comme dans le grand monde!

Une bonne idée.

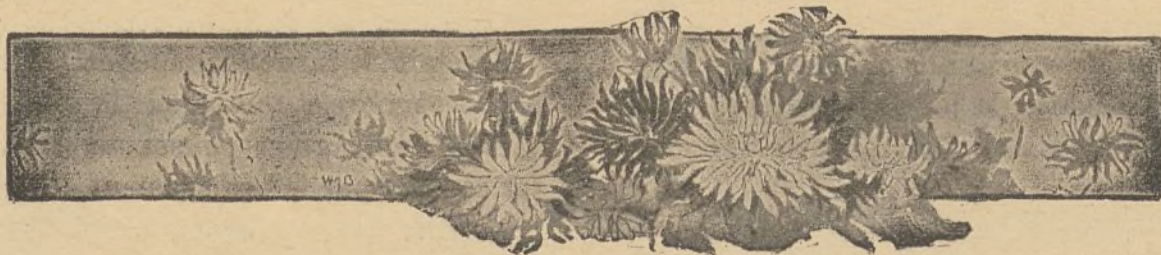
Bébé a mal aux dents; on le conduit chez le dentiste qui se prépare à lui en arracher une.

— Oh! non! dit Bébé, cela ferait trop de mal. Donne-moi plutôt beaucoup de dragées!

— Comment cela?

— Il paraît que cela fait tomber les dents.

A. MUSETTE.



**LA DESTINÉE FANTASTIQUE;
D'UN CRAYON BLEU**

Je suis un citoyen de la blonde Albion.
A peine étais-je né, qu'un commis affairé m'ex-
posa dans la vitrine d'un grand papetier de Queen-
street, à Londres.

Posé sur une couche de peluche, d'un vert tendre,
l'étais entouré de mes semblables.

Plus loin, des porte-plumes, des stylographes
s'étaient, tout voisins de pèse-lettres, de canifs et
de cartes postales, plus jolies
les unes que les autres, dans
jours chaudes enluminures.
Pendant le jour entier, les
acheteurs se pressaient dans
le magasin; nous assistions,
muets, à ce défilé; la nuit venue,
le lourd rideau de fer abaissé,
nous jacassions, disant nos es-
poirs, nos craintes de l'avenir,
ou nous égayant des menus
faits quotidiens.

J'étais svelte et fin, dans ma
gaine bleu clair, ma forme
triangulaire n'avait rien de la
rondeur banale des vulgaires
crayons français.

Dès le second jour de mon
arrivée à Queen Street, mon
sort se décida.

Par une belle matinée de
juillet, une jeune et blonde
lady me choisit entre tous, me
glissa dans un carnet noir
qu'elle enserra d'un élastique
de même couleur, que fermait
une couronne d'argent ciselé.

— John, dit-elle, voyez le joli carnet et le crayon
que je viens de choisir. Ne sont-ils pas réellement
très jolis? Ils nous seront utiles dans notre voyage!

— Ils sont charmants, ma chérie, répondit un
élégant lord, aussi blond que sa compagne, en sau-
tant dans la splendide automobile, qui stationnait
à la porte.

D'eux, j'appris qu'ils étaient nouvellement mariés;
radieuse de vie et de gaieté, la jeune femme se servit
de moi pour inscrire en première page de son ca-
lepin :

« Voyage en Normandie, Bretagne et Touraine. »

Il fait bon vivre avec des gens heureux: il semble

que leur sourire devienne le nôtre. A les voir si con-
fiants dans la vie, je le devins moi-même.

De plus, je portais en famille, entre le carnet et
l'élastique armorié, qui sortaient comme moi, du
magasin de Queen Street.

En cette joyeuse compagnie, nous traversâmes le
parc de Richmond, ils enregistrèrent l'automobile
aux docks, et s'embarquèrent à Southampton, pour
le Havre.

Je continuais à noter jour
par jour, et presque heure par
heure, les impressions d'Ethel:
ainsi s'appelait ma jeune maî-
tresse.

Son style était net, rapide,
car elle s'occupait plus de son
compagnon que de moi. Je
marquais aussi les dépenses,
le nombre de kilomètres, que
faisait maintenant la lourde
machine, sur les belles routes
françaises.

Oh! les beaux souvenirs que
j'enregistrai! Sainte-Adresse,
avec ses rues baignées par la
mer bleue...; le Havre, dont le
port immense abriterait les ba-
teaux des petits garçons du
monde entier; Caudebec, ce
bijou perdu dans les méandres
de la Seine... et enfin Rouen,
qui éparpillait devant nous ses
clochetons gothiques, enchâs-
sés en ses rues étroites.

Les notes d'Ethel et de John,
transmises par moi au fidèle calepin, étaient de
plus en plus enthousiastes.

Or, voici qu'un certain lundi 29 juillet 19**, nous
quittions Rouen, à grande allure. Ethel venait
d'écrire : « Boos — 9 heures 50 — au compteur
9977 miles. »

Distraite, elle parlait à son mari.

Soudain, le carnet dans lequel j'étais enfoui, glissa
par la portière et tomba sur la route.

Mon compagnon poussa un cri de douleur, qui
fut couvert par le bruissement des roues.

— Oh! fit-il, je crois m'être brisé le dos! Aïe,
aïe! gémissait la couronne d'argent, ce silex nor-
mand est d'un dur!!!



John, dit-elle, voyez le joli carnet et le joli crayon.



Elle me tirait de son sac et je notais.

L'élastique, plus souple, essayait de faire de l'esprit; pour moi, je n'éprouvais aucune souffrance physique, mais une tristesse profonde d'avoir quitté la jolie main d'Ethel, et de n'être plus le confident de ses pensées.

Qu'allions-nous devenir? Sans doute, nous serions foulés aux pieds par les troupeaux qui passaient là, nombreux; déchiquetés, nous finirions tristement sur cette grand'route, au bord d'un fossé.

Un bruit de moteur me donna le fol espoir que ma maîtresse s'était aperçue de notre absence. Sans doute, elle venait nous chercher!... mais non!

J'entendis seulement une voix d'homme, jeune et forte, s'écrier en français :

— Nous venons de passer sur un portefeuille!

Et une voix de femme répondre :

— Vous avez un flegme tout britannique... Peut-être contient-il un million!

— Voulez-vous que nous retournions sur nos pas? m'apporta la brise.

Et la machine fit marche arrière. Un instant après, nous étions ramassés, examinés avec soin.

— Rien, fit, sarcastique, le placide conducteur; sinon les impressions d'une jolie miss, je suppose!

— Nous avons aujourd'hui perdu un million! dit en riant la dame âgée.

— Sans compter qu'il aurait fallu le rendre, ajouta son interlocuteur.

— Oh! elle nous en aurait laissé sans doute quelque chose, continua la dame sur le même ton.

— Le crayon, papa! cria d'une voix grêle, une fillette de quatre ans, assise sur la banquette de devant. Donne-moi le crayon, je t'en prie!

Docile aux caprices de ce petit tyran, le père s'inclina et me posa dans les doigts de l'enfant.

Alors, sur le papier arraché au carnet, la bambine me fit tracer des ronds à l'infini. Il y en avait de grands, il y en avait de petits : le cercle allait s'élargissant, puis se rétrécissait. Ma pointe s'émoussait, j'étais fatigué, mais le jeu cruel ne s'arrêtait pas. Ce supplice n'aurait-il pas de fin? Lotte était capricieuse, elle se lassa de moi, et me glissa dans la poche du veston de son père.

Là, je repris haleine.

L'automobile franchit une grille, et stoppa devant une habitation de modeste apparence.

Une jeune femme accueillit les voyageurs. Très gaiement, ils lui contèrent l'histoire du « million perdu ».

Elle jeta un regard sur les trois bébés qui jouaient autour d'elle : plus pratique que son mari, elle songeait sans doute, à l'accueil qu'elle nous eût fait, si le fameux portefeuille eût été bourré de billets bleus!

Elle parcourut rapidement les notes d'Ethel; puis ils se partagèrent les dépouilles.

— Donnez-moi ce crayon, dit la vieille dame, il m'inspirera.

— Je prends le carnet, fit la jeune femme, j'y inscrirai mes dépenses.

— Il me reste l'élastique, soupira le flegmatique promeneur, et il le suspendit à la glace de son automobile avec la jolie couronne ciselée.

Ma nouvelle propriétaire était une femme à cheveux blancs; elle avait beaucoup souffert, et pour secouer le poids des heures lourdes, elle écrivait..., elle écrivait des histoires pour les petits enfants.

Elle me baptisa le « crayon du million ».

— Maintenant, me dit-elle, il va falloir travailler. Je n'y étais nullement préparé. Dans la voiture d'Ethel, tout disait le luxe et le confort d'une vie large; sous les doigts de la blonde lady, je griffonnais quelques notes, puis, mollement je regardais la vie, ses horizons changeants, tandis qu'un frais bouquet, chaque jour renouvelé, m'enivrait de son parfum.

Ma nouvelle maîtresse me tailla aussitôt en une pointe longue et acerbe.

Elle observait les enfants. Faisaient-ils quelque sottise? Vite, elle me tirait de son sac, et je notais..., je notais... Quinze jours plus tard, les coupables étaient étonnés et confus, de voir leur aventure imprimée dans un journal.

Quelque jolie action, au contraire, lui était-elle narrée? Elle et moi, en transcrivions le récit, qui allait aux quatre coins du monde, porter un attrayant exemple, aux bambins de tous les pays.

Peu à peu ces aventures diverses excitèrent ma verve, et je me passionnai à les écrire.

— Pourquoi me demandai-je un jour, sous mon inspiration, ma maîtresse ne deviendrait-elle pas un auteur célèbre? Et la renommée venant, ne lui apporterais-je pas, par le travail, le million qu'elle n'a pas trouvé sur la grand'route?

Pris d'une fièvre d'activité, nous écrivions, corrigions, biffions, et, chaque jour, les éditeurs plus nombreux, faisaient appel à nos efforts.

Mais à l'encontre des hommes qui grandissent, nous autres crayons, en vieillissant, nous diminuons malgré tous les soins; tant et si bien, qu'un jour il ne reste de nous, qu'un petit fragment insignifiant qu'on délaisse et qu'on jette.

Je vis ce jour arriver.

Alors la vieille dame, qui était devenue tout à fait vieille, dont les cheveux étaient tout à fait blancs, et les joues ridées comme une vieille pomme, me dit :

— Tu as été un bon serviteur, docile sous ma main, m'inspirant, tu as fait ma fortune. Si je n'ai pas le million rêvé le jour de notre rencontre, j'en ai la moitié, grâce à toi. Je ne veux pas que tu périsses misérablement!

Et elle me posa dans une vitrine avec quelques bibelots rares, vestiges du passé familial.

A quelques temps de là, elle mourut et l'on vendit son mobilier. Un public nombreux était venu à cette vente : beaucoup de riches anglais, de milliardaires américains.

Autour de la vitrine où je m'étais, les uns et les autres circulaient. Pour eux je n'avais aucune valeur : seules, les perles rares ou les émaux flambés excitaient leurs convoitises.

Tout à coup une lady blonde, plus tout à fait jeune, se pencha à son tour sur le rideau de verre. Etonnée de ma présence au milieu de ces objets précieux, elle dévisagea ma pauvre petite robe bleue, et déchiffra sur le bout de bois que j'étais : « Queen-street-London ».

— John! cria-t-elle, c'est le crayon de mon voyage de noce; John, je le veux!

— Vous le voulez, ma chérie? Vous l'aurez! affirma le lord qui l'accompagnait.

A la vente, la vitrine fut adjugée avec tout ce qu'elle contenait.

Je tremblai, car elle fut rudement disputée à ma chère Ethel.

Mes oreilles bourdonnèrent quand j'entendis :

— Adjugé à lord Beacon : 500.000 francs.

J'étais réellement pour ceux qui m'avaient recueilli sur la route de Boos « le crayon du million! » Là ne s'arrête pas mon curieux destin.

Le soir même, Ethel me porta chez un bijoutier qui m'enchâssa dans un cercle d'or et fit de moi une gracieuse pendeloque.

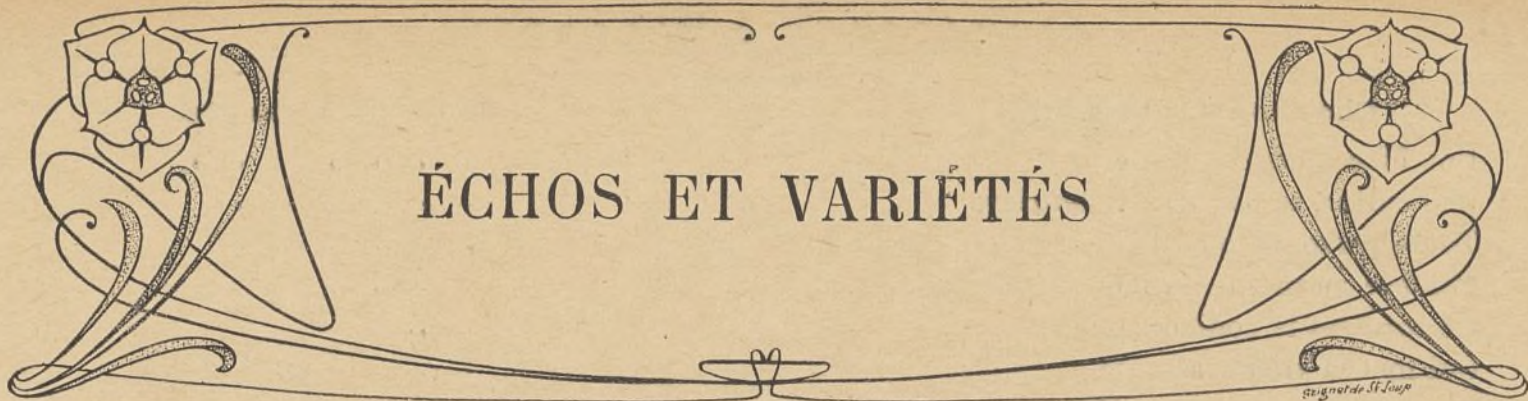
Ethel me porte à sa chaîne et jamais je ne la quitte. Je suis revenu dans ma chère Albion, j'ai traversé le parc de Richmond, comme au temps de ma jeunesse, et, dans le magnifique manoir de Flowertown, j'attends qu'Ethel me laisse à sa petite fille, qui joue avec moi, et à laquelle elle raconte ma fantastique histoire.

Pas un crayon n'en pourrait dire autant!

BRUYÈRE.



John, c'est le crayon de mon voyage de noce.



ÉCHOS ET VARIÉTÉS

Une faim d'araignée.

L'expression : *avoir une faim de loup*, pourrait être avantageusement remplacée par celle-ci : *avoir une faim d'araignée*. C'est encore plus original et, du reste, très juste. Qu'on en juge plutôt.

Le fameux savant anglais, sir John Lubbock, bien connu, de l'autre côté de la Manche, par ses curieux travaux sur les insectes, a publié le résultat de ses études relatives aux araignées. Après avoir pesé scrupuleusement quelques-uns de ces insectes avant et après leur repas, voici ce que le savant a conclu :

A poids égal, un homme adulte, pour absorber la même quantité qu'une araignée, en vingt-quatre heures, devrait manger deux bœufs entiers, treize moutons, une douzaine de pores et quatre barils de poissons.

Quel appétit!

Le salut chez divers peuples.

L'Arabe vous dit : « Puisse ta matinée être belle ! »

Le Turc : « Qu'Allah t'accorde ses faveurs ! »

Le Persan : « Puisse ton ombre ne jamais diminuer ! »

Le Chinois, abordant quelqu'un, lui demande : « Avez-vous mangé votre riz ? Votre estomac fonctionne-t-il bien ? »

Le Grec : « Comment vont tes affaires ? »

Les anciens Grecs étaient moins positifs et s'abordaient en disant : « Réjouis-toi. »

L'Italien demande à celui qu'il rencontre : « Comment êtes-vous ? »

L'Espagnol dit : « Comment la passez-vous ? »

Le Français s'informe aimablement : « Comment vous portez-vous ? »

Le Suédois vous demande : « Êtes-vous dispos ? »

L'Écossais vous dit : « Comment vivez-vous ? »

Le Russe, enfin, vous salue d'un : « Soyez bien. »

Le petit garçon et le savant.

Ceci n'est pas un titre de fable ni un conte bleu, c'est une délicieuse histoire, arrivée il y a deux ans en Suède.

Un petit garçon de sept ans, des environs de

Sundsvall, en Suède, avait comme prénoms Fridolf-Willy, mais on ne lui souhaitait pas sa fête, pour cette raison majeure que saint Fridolf n'était pas marqué au calendrier. Or, c'est l'Académie des sciences de Stockholm qui a le privilège exclusif de la publication des calendriers.

Ne doutant de rien, le jeune Fridolf-Willy écrit simplement au secrétaire de l'Académie pour réclamer l'admission de saint Fridolf au calendrier.

Le vieux savant tint à répondre lui-même et voici la lettre charmante qu'il écrivit au petit garçon :

« Mon petit ami,

« Tu as demandé qu'on mît Fridolf au calendrier et qu'on supprimât Esbjorn, mais tu n'as, sans doute, pas pensé qu'il y a beaucoup plus de noms qu'il n'y a de jours dans l'année. Tous les noms ne peuvent pas, par suite, figurer au calendrier, et si l'on supprimait Esbjorn, tous les petits enfants qui portent ce nom-là auraient du chagrin. Tu ne veux certainement pas leur faire de la peine. Tu as déjà, d'ailleurs, un jour de fête, car Willy et Wilhelm sont le même nom. Contente-toi donc de ton sort et laisse les petits Esbjorn garder leur jour de fête.

« Pense plutôt à faire honneur à ton nom de Fridolf et à être un brave homme quand tu seras grand. Tu donneras ainsi à tes parents et à toi-même une plus grande joie que si ton nom était mis au calendrier.

« Je t'embrasse, mon petit ami.

« LE SECRÉTAIRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE STOCKHOLM. »

Louissette a mal aux dents.

Louissette souffre des dents depuis la veille. Son jeune frère, Henri, la voit rire. Il s'écrie : — Comment, Louissette, tu as mal aux dents et tu ris !

Alors Louissette, avec un beau sourire :

— Oh ! sois tranquille ! Je ris seulement du côté où je n'ai pas mal !

RÉCRÉATIONS

Charade fantaisiste.

Une bien modeste partie
De l'entier, tel est *mon premier*,
Toute personne bien bâtie
Possède au moins un bon *dernier*,
Le tout est la couleur jolie
Qui met la vie et la santé
Sur votre joue un peu pâlie,
Pour augmenter votre beauté.



Mots en losange.

```

      .
     . .
    . . .
   . . . .
  . . . . .
 . . . . .
. . . . .

```

- Sur le pied. — Préposition.
- C'est la ville d'élection
- Des gens de bien et des artistes.
- On ne connaît pas de jours tristes
- En cet eden. — Petits sillons
- Tracés par l'âge, en tourbillons.
- Situé. — Double dans assiette.
- Cherchez, amis, ma tâche est faite.



Métagramme.

- Enduit brillant, très usité
- Pour la chaussure, en vérité.
- C'est une illusion, un rêve,
- Une vision par trop brève.
- C'est bien l'action d'imprimer;
- Indispensable à tout foyer.
- Utile en la photographie
- Comme dans la topographie.

Mots en triangle.

```

. . . . .
. . . . .
. . . . .
. . . . .
. . . . .
. . . . .
. . . . .
. . . . .
. . . . .
. . . . .
. . . . .

```

- Pays d'Europe.
- Saveur salée.
- Ils furent deux du même nom.
- Ancienne mesure.
- Volonté.
- Négation.
- Fin de prière.



Logogriphe.

C'est un merveilleux point de vue
Fixé pour le plaisir des yeux.
— On y commit mainte bétise;
Ce fut projet audacieux.
Du premier mot si l'on retranche
Le second, expliqué plus haut,
Il reste une petite tranche :
Brillant métal, qui beaucoup vaut.



Acrostiche double.

```

X I X U X
X M X L E
X I X U R
X R X E T
X E X U E
X G X V E
X S X R A
X E X R E
(Deux oiseaux.)

```

SOLUTIONS DES RÉCRÉATIONS DU 1^{er} SEPTEMBRE

Métagramme.

BAC, BAH, BAL, BAN, BAR,
BAS, BAT.

Mots en croix.

```

P
A
L A M P Y R E
I
L
L
O
N

```

Charade.

I - BIS;
IBIS.

Mots carrés.

```

R A P A C E
A V O C A T
P O M O N E
A C O N I T
C A N I N E
E T E T E R

```

Les jeux innocents.

- 1. — Lit.
- 2. — Lie.

Contraires.

Facture.	Quittance.
Ami.	Union.
Ingrat.	Elève.
Succès.	
Court.	Dur.
Est.	Obscurité.
	Ignorant.
	Sec.

L. VERPILLOT, GÉRANT. — Paris, Imprimerie Louis De Soye, 18, rue des Fossés-Saint-Jacques,

MA POUPÉE

Journal d'Ouvrages des Petites Filles

LA LEÇON DE COUSINE CLAIRE

1^o Ouvrage avec fournitures annexé au présent numéro (1)

SAC DE THÉÂTRE

Fournitures jointes à ce numéro : Satin bleu dessiné, coton plat MFA, rose ancien, 3 tons; vert, 2 tons; vieil or, 3 tons, coton perlé blanc, luciole blanc, échantillon.

Peut-être n'avez-vous pas toutes l'occasion d'aller au théâtre, mais si le sac élégant que je vous envoie, ne sert pas pour votre jumelle, il sera charmant pour toutes vos réunions, il est de tons assez doux pour s'harmoniser avec toutes les toilettes; si cette dernière est un peu sombre, il lui donnera une note gaie très heureuse.

Les deux branches de bruyère sont brodées au point lancé, de cinq tons de coton plat rose ancien, les arbres se font au point de bouclette vert clair, le gazon et les quelques plantes sont au point de tige, en vert plus foncé, les animaux brodés de vieil or ressortent bien sur le fond clair, les bois du cerf sont vieil or foncé. La partie supé-



rieure du sac est garnie de croisillons en coton perlé blanc; chaque carré est retenu par un point croisé rose pâle, entouré d'un petit cercle de points de nœud en luciole blanc. Au milieu de chaque carré, vous ferez encore un autre point de nœud, mais beaucoup plus gros.

L'effet de cette broderie est charmant et ne vous donnera aucune peine. Après avoir doublé le petit sac avec du satin, ou un léger taffetas blanc, posez quelques anneaux à environ 2 centimètres du bord et passez-y une cordelière de soie ou un ruban.

Pour rendre le petit sac plus élégant, vous pouvez au bas garnir la partie arrondie d'un petit effilé de soie.

(1) Cet ouvrage, avec toutes les fournitures nécessaires pour son exécution est envoyé aux abonnées de l'Édition avec ouvrages. Prix de cette édition 45 fr. 50 par an (Étranger : 47 fr. 50).

OUVRAGES DIVERS

Petit tampon.

Pour votre grande cousine, voici un petit tampon qui trouvera sa place sur son petit bureau.

Il est en moire ivoire, avec, de-ci, de-là, quelques petites branches de feuillage vert roux et vert lumière; des paillettes posées en rivière forment bordure et dans les angles, un semis de paillettes or.

Quelques petites fleurs en rococo rose complètent d'ornementation de ce délicat bibelot.

Il n'y aura qu'à le monter sur un tampon de bois.

Coussin Louis XVI.

— Tante Patience, pour l'amie de maman, qu'est-ce que je pourrais bien faire, elle a tant de choses déjà et de si jolies! Je suis bien embarrassée, c'est vrai, tu sais.

— Je crois, ma fillette, qu'un coussin sur moire n'est jamais mal accueilli.

Son salon est Louis XVI n'est-ce pas?

— Je ne sais pas au juste, mais il y a des nœuds comme ce dessin.

— J'allais te proposer de le faire; sur une moire ivoire vieillie, par exemple, il sera d'un très heureux effet.

Toutes les rayures sont couvertes d'un ruban d'or à plat et fixé de chaque côté par quelques petits points de part en part. Toutes les fleurettes sont en rococo, bleu, rose et jaune ombré, les feuilles sont en soie d'un ton vert clair en point de bouclettes.

Le coussin sera doublé de satin vert pâle, et bordé d'une cordelière Louis XVI.

Cadre six vues.

— Simone m'a demandé un cadre peu difficile à faire, avec beaucoup de

vues. Celui-ci convient-il à ma jeune artiste?

— Oh! que c'est gentil; j'y mettrai papa, maman, Germaine, Monique, Christiane et puis moi, quand j'aurai les photographies, et je ferai ainsi une surprise à bonne-maman!

— Bien, mignonne, tu le feras sur taffetas vénitien. Entre chaque ouverture, tu feras de petites fleurettes au point de bouclette mauve en deux tons de soie, cœur au point de nœud. Les petites feuilles sont en point lancé en deux tons de vert. Tout le long du cadre court un fil d'or, qui relie les motifs entre eux.

Chaque vue est bordée d'un petit galon d'or ainsi que le tour du cadre. Ce

cadre est de petites dimensions, il mesure tout terminé $24 \times 6 \frac{1}{2}$.

Porte-thermomètre.

— Tante Patience, j'ai cassé mon thermomètre. Ce matin je l'ai cogné, et paf! il s'est cassé!

— Eh bien, je dirai presque tant mieux; en voilà un bien plus joli, tout en moire vert pâle avec broderie rococo vert roux deux tons pour les feuilles et tiges en point de tige vert, ceci formant encadrement. Aux angles, deux couronnes s'entrelacent, l'une est tout en rococo, l'autre mi-rococo mi fil d'or juxtaposés.

Enfin, pour terminer et cacher les bords du thermomètre lui-même, une rangée de paillettes d'or cousues les unes à côté des autres.

Voilà, Simone, le malheur réparé sans larmes et sans regrets.

— Oh! merci, merci, tante Patience.

Rouleau de fauteuil.

— Pour

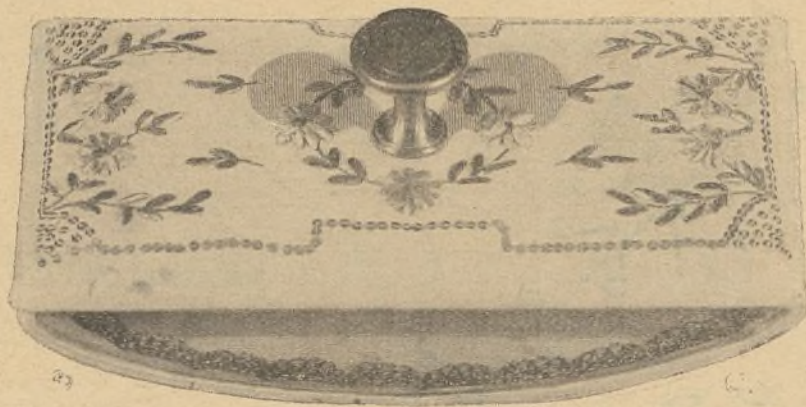


Fig. 1. — Tampon-buvard. Planche n° 1.
Échantillonné avec fournitures : 1 fr. 75.
Tampon seul : 3 fr. 50.

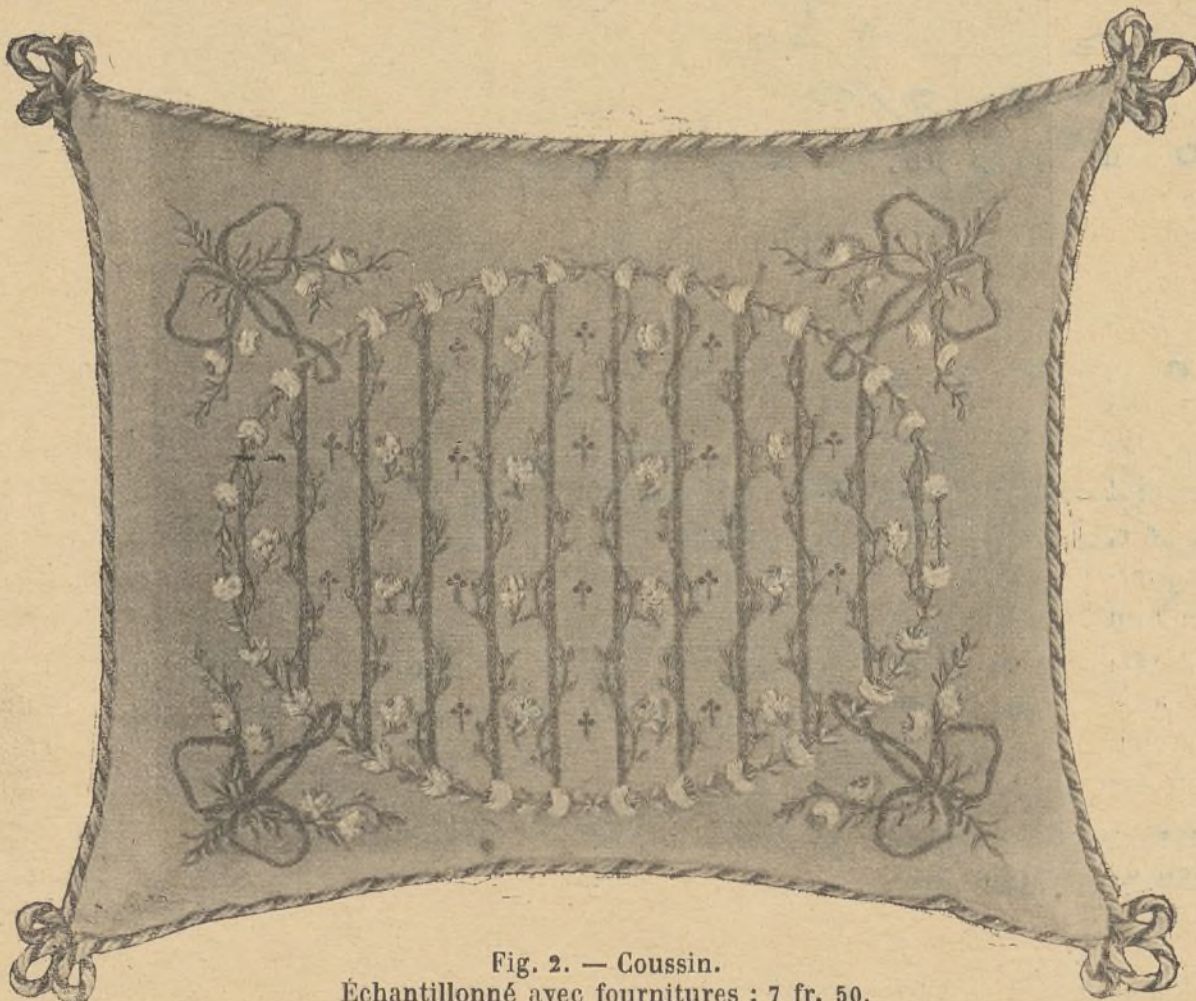


Fig. 2. — Coussin.
Échantillonné avec fournitures : 7 fr. 50.
Doublure et cordelière : 3 fr. 75.

Germaine, je crois, ce rouleau de fauteuil?
— Oui, tante Patience, oh! c'est bien fragile, pourvu que je ne le défraîchisse pas en le faisant.

cuter, et je m'empresse de vous le montrer; seulement, je vous préviens qu'il n'y a pas de bonbons dedans. Mais comme vous êtes des petites per-

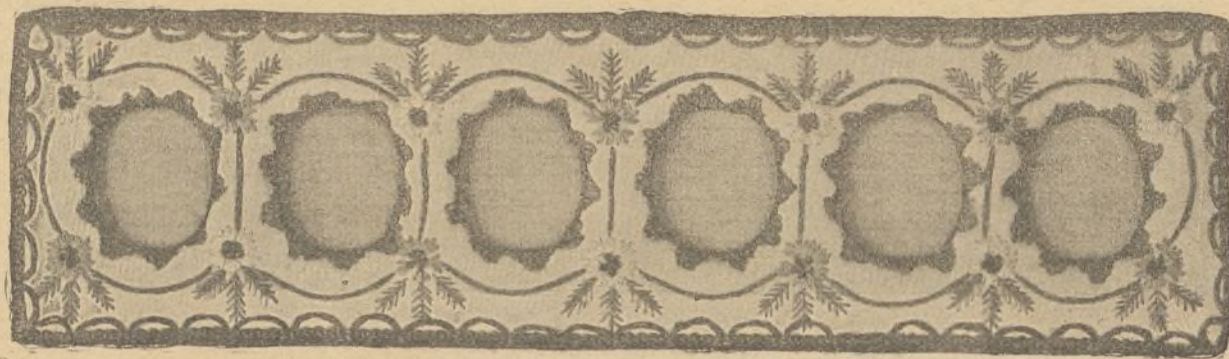


Fig. 3. — Cadre à six vues. Échantillonné avec fournitures : 3 fr. 75. Tout fait : 18 fr.

— Tu en seras quitte pour ne pas y travailler en mangeant des confitures.

Il est en satin blanc. Le dessin se compose de 3 losanges mis l'un au bout de l'autre, en rococo vert et roux, avec ligne médiane au point de tige en soie verte, et petites graines au point de graine en vert également.

A l'intérieur de chaque losange, un délicat motif composé de branches de fleurs retenues par un nœud de ruban au passé en 2 tons de bleu. Les feuilles sont en rococo vert lumière et vert bleu, tiges en soie vertes, roses en 2 tons de rococo rose, et passé plat soie rose. Je te signale ici une particularité, c'est que dans les roses le cœur seul est en rococo, tandis que les pétales, qui sont bien ouverts, sont en passé plat, ce qui donne un plus joli relief à la fleur.

De chaque côté de ces losanges, 2 lignes droites formées de 2 rangées de petites paillettes et une guirlande de petits feuillages en un ton de rococo vert.

Pour le montage, tu réuniras en une couture, à petits points, les deux extrémités du tissu, de façon que les deux parties du dessin se raccordent. Un petit coussinet intérieur, rempli de capok et fait au préalable, sera glissé dans l'intérieur du coussin, qui sera ensuite fermé des deux côtés et serré par une cordelière d'or munie de deux glands.

A chaque extrémité du satin, tu mettras une petite dentelle d'or.

Bonbonnière ou boîte à bijoux en acajou.

— J'ai découvert un bibelot charmant sortant des bonbonnières que vous avez l'habitude d'exé-

sonnes raisonnables, vous admirerez seulement le travail.

La broderie est exécutée sur moire ivoire. Trois rosaces sont faites d'un fond quadrillé en fil d'or, le cœur est au passé en soie terre cuite claire, serti de vert pâle; les rayons, vieux bleu, au point lancé; le tour au point de Boulogne avec un brin de soie vieux bleu. Je vous rappelle que le point de Boulogne se fait en tendant un brin de soie à la fois et en le fixant sans le tirer tous les 3 millimètres par un point transversal.

Le motif central est au passé en 3 tons de soie terre cuite, le plus foncé vers le cœur; celui-ci est vert pâle, serti d'un fil d'or. Les petits triangles, entre les rosaces, sont au passé empiétant en 3 tons de vert. Tous les motifs sont serts d'un fil d'or.

La broderie est enchâssée dans un cercle de cuivre martelé, tenu par de petits clous dorés, dans lequel sont incrustés des perles de couleur. Enfin, la boîte elle-même est en acajou et peut servir, toute finie, à différents usages.

Sachet « les Cèllets ».

— Et toi, Monique, tu ne dis rien, n'as-tu pas aussi le désir de faire quelque chose pour une petite amie?

— Si, petite tante, seulement je voudrais bien utiliser ce morceau de satin bleu ciel que maman m'a donné.

— Fais voir ton satin, ma chérie. Voyons, cherchons! Qu'est-ce que tu pourrais bien faire? Veux-tu un sachet?

— Oui, mais je ne sais pas quoi broder dessus.

— Bah! nous allons bien trouver; tiens, voilà une branche d'cèllets. Te plaît-elle?

— Oui, oui, tante; grâce à toi, je vais faire quelque

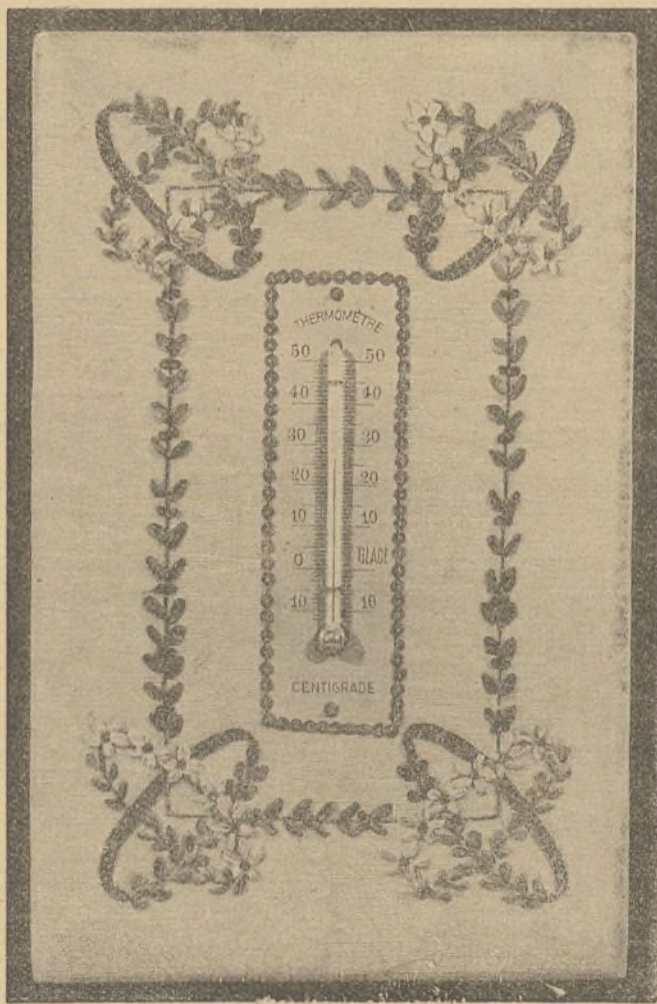


Fig. 4. — Thermomètre. Planche n° 4. Échantillonné avec fournitures : 2 fr. 50. Le thermomètre seul : 2 fr.

chose aussi; explique-moi, s'il te plaît, comment je dois faire.

— Les œillets seront au passé évidé en 4 tons de soie rose et brodés de façons différentes; l'un, par exemple, est nuancé avec les trois tons plus clairs; l'autre, en 4 tons, etc. Mais ils doivent toujours être exécutés de manière à ce que les pétales les plus clairs partent directement du calice et forment le cœur de la fleur.

Les boutons d'œillets sont traités dans le même esprit, mais avec un seul ton de rose.

Le calice de chaque fleur est en passé évidé et passé plat 2 tons de vert; les tiges, 1 ton vert; les grandes feuilles souples et allongées, en passé empiétant 2 tons.

Une fois la broderie terminée, il n'y aura qu'à replier tout autour le satin, coudre une couche d'ouate parfumée, posée bien également tout le long et

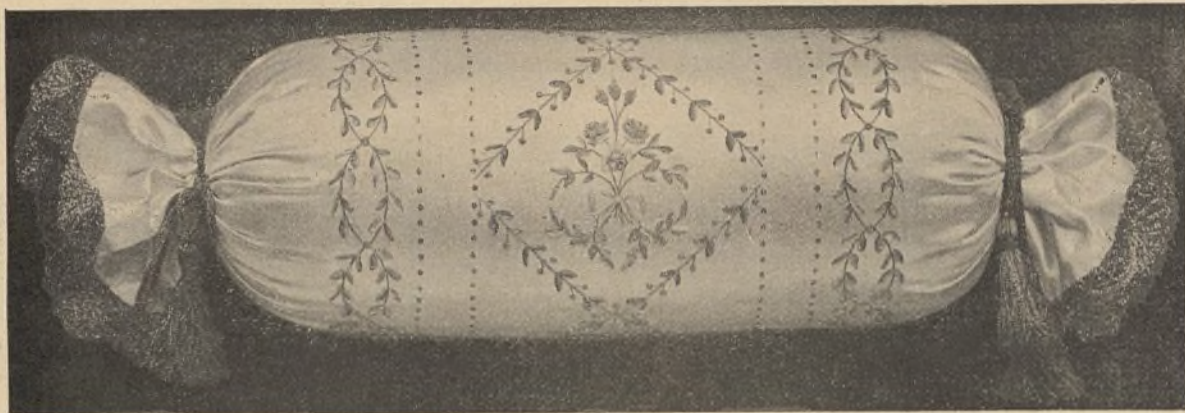


Fig. 5. — Rouleau de fauteuil. Planche n° 3.
Échantillonné avec fournitures : 4 fr. 75. Garniture : 2 fr. 75.



Fig. 6. — Boîte à bijoux. Planche n° 5.
Échantillonnée avec fournitures : 1 fr. 75.
La boîte d'acajou : 5 fr. 25.



Fig. 7. — Sachet à mouchoirs. Planchen °2. Échantillonné avec fournitures : 3 fr. 75. Doublure et garniture 5 : fr. 75.

recouvrir celle-ci de satin blanc dont les bords, repliés aussi, seront fixés à petits points au satin bleu.

Tout autour, une valenciennes sera légèrement froncée.

Un nœud de dentelle ornera un angle,

et la tête de celle-ci, tout autour, disparaîtra sous un petit galon soyeux. Le sachet, replié en deux, sera un charmant cadeau.

Écran à bougies ou à lampe électrique.

— Il n'y a que toi, Christiane, qui ne dis rien, pourquoi?

— Tante Patience, je n'ai plus que 46 sous dans ma bourse, alors, je n'aurai jamais assez pour acheter quelque chose.

— Ne te désole pas, mignonne; si, avec tes 2 fr. 80 tu n'as pas suffisamment, tante Patience t'aidera, mais ne sois pas chagrine.

Que dirais-tu de ce petit abat-jour dessiné sur linon? S'il te

convient, il est à toi, prends-le, et tu le feras en broderie anglaise pour le feuillage et en anglaise à brides pour les grands motifs qui serpentent.

— Quel bonheur, que je suis contente! ma bonne tante, je vais t'embrasser pour la peine.

— Je vais t'expliquer comment on fait la broderie anglaise à brides. Il faut d'abord passer un point tout autour du motif, comme pour l'anglaise ordinaire. Au pied de chaque bride, il faut lancer le fil sur l'autre bord du motif, revenir, retourner et faire ensuite la bride elle-même à points de cordonnet très serrés les uns contre les autres, de façon que les brides soient bien fermes. Revenue au pied de la bride, il faut continuer les points devant jusqu'au pied de la bride suivante et ainsi de suite.

Lorsque tout ce travail est terminé, il n'y a plus qu'à couper le tissu en dessous des brides, à le rentrer comme pour l'anglaise ordinaire et à cordonner le bord.

— Tante Patience, faut-il coudre l'étoffe avec les brides?

— Non, ma petite amie, puisque tout doit être ajouré.

— Bien, merci, tante.

— Pour le montage, il faudra tendre bien proprement une petite carcasse en soie ton mandarine,

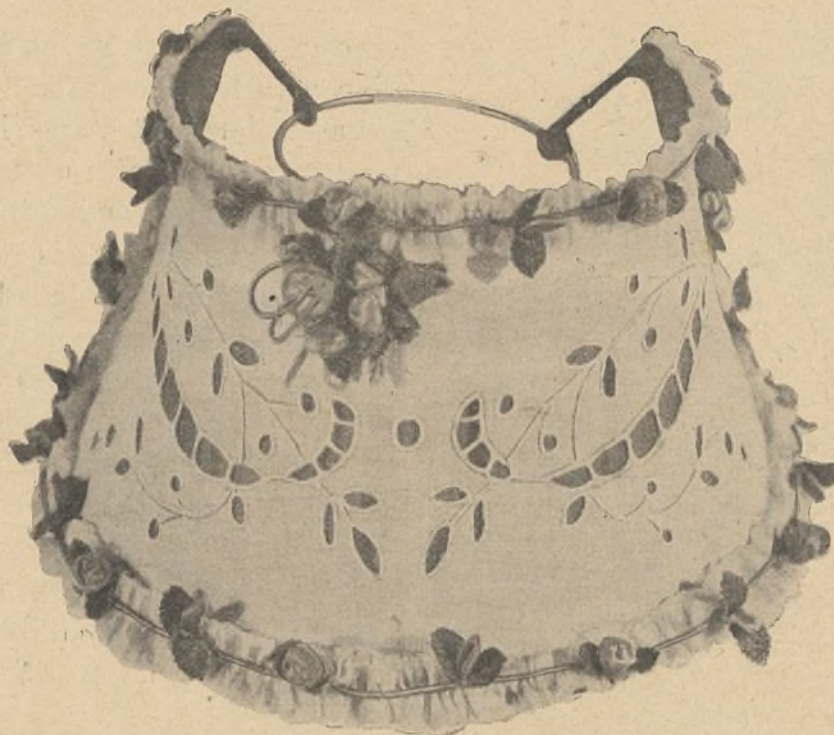


Fig. 8. — Écran à bougies ou à lampe électrique.
Planche n° 6.
Échantillonné avec coton : 1 fr. 25. La carcasse seule : 1 fr.
Garniture : 3 fr. 75.

— Cela dépend de la forme.

— Oh! ça m'est égal, pourvu que j'en aie un.

par exemple, puis tendre la broderie sur cette soie, et mettre tout autour un petit ruché de mousseline de soie blanche au milieu de laquelle serpentera une mignonne guirlande de petites roses assorties au transparent avec de toutes petites feuilles vertes.

Coussin lingerie.

— Tante Patience, je voudrais bien te demander quelque chose, mais je n'ose pas?

— Ce doit être bien terrible alors! Quelle timidité subite!

— Je voudrais faire un coussin lingerie, tu nous en as déjà tant donné de si jolis que tu n'as peut-être plus rien sous la main.

— En voici un en forme de cœur, il est tout dessiné sur linon de fil.

— Tant mieux, c'est du travail en moins. Tu feras la broderie de la façon suivante : le nœud tout au plumetis, ainsi que les pois à l'intérieur du médaillon, toutes les fleurs à l'anglaise ordinaire et les arabesques du tour au point de cordonnet. Le coussin est monté en taie bordé d'une dentelle de fil.

Un coussin de satin rose glissé à l'intérieur de la taie, et voilà le coussin de mandé, mademoiselle Germaine!

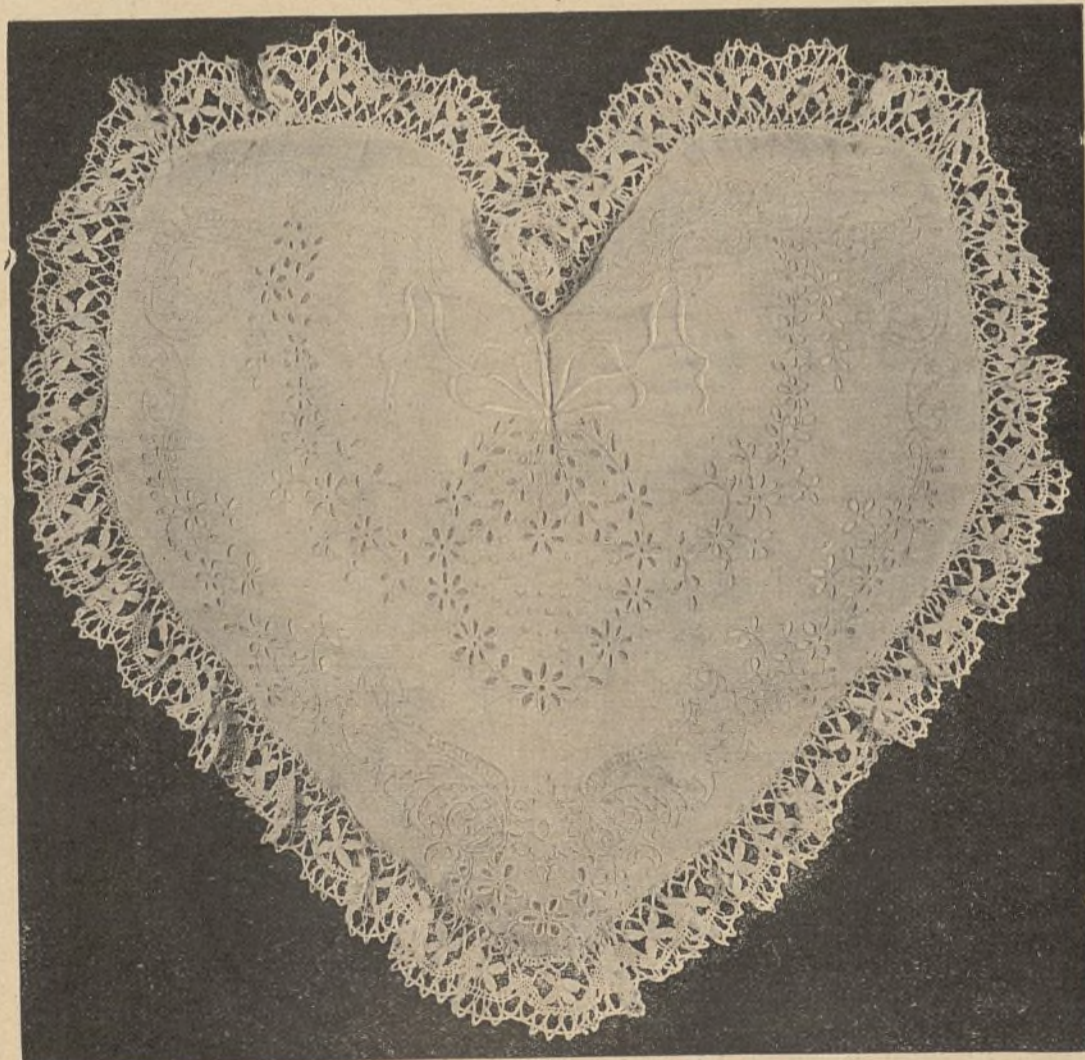
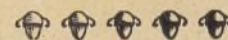


Fig. 9. — Coussin lingerie en forme de cœur.
Dessiné et échantillonné avec coton : 3 fr. 25. Satin : 2 fr. 50.
Dentelle : 0 fr. 95 le mètre.



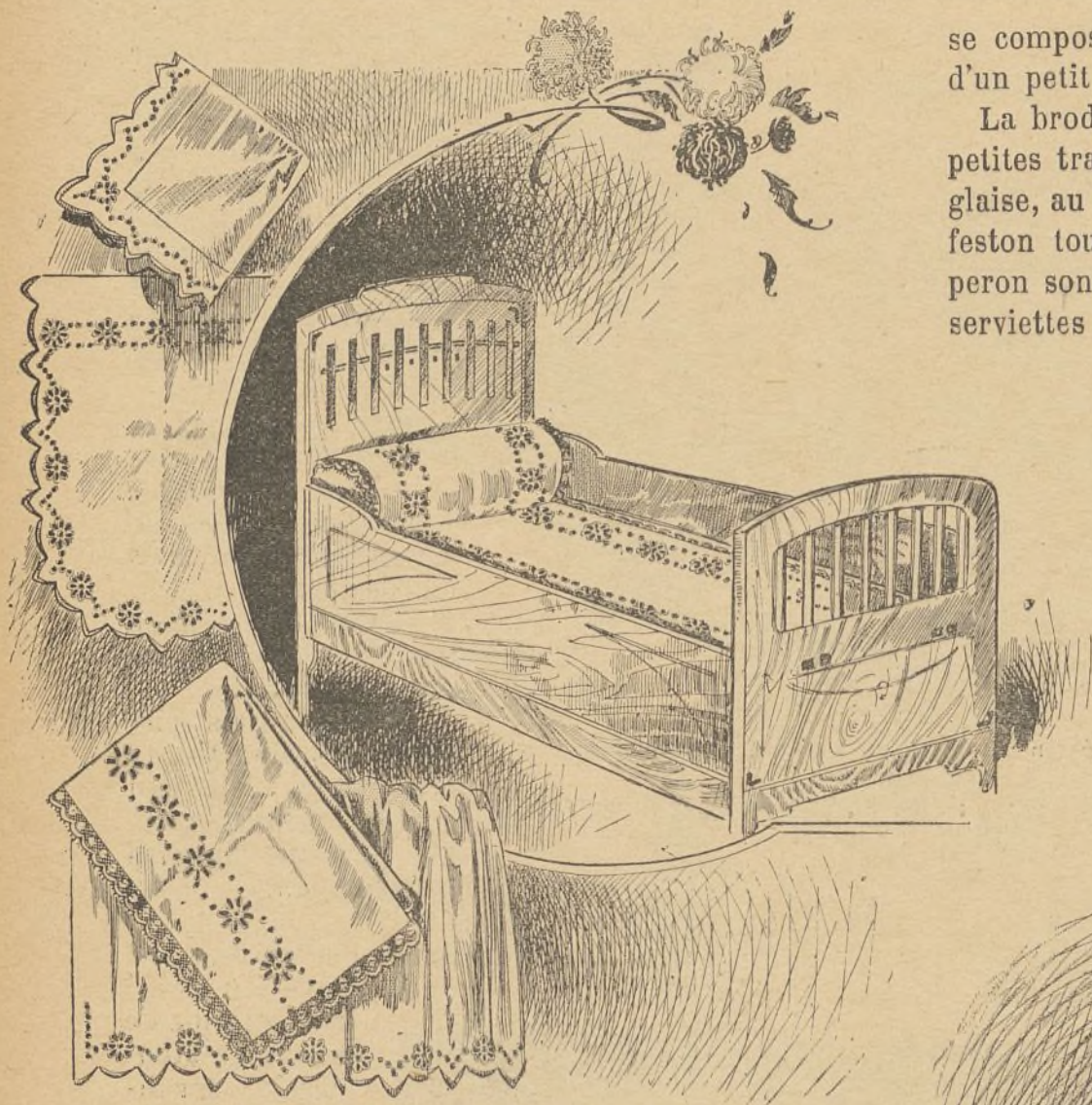


Fig. 1. — Garniture de lit pour Frisette.
Les 5 pièces dessinées avec coton et dentelle : 12 fr. 50.



Pour Frisette.

Deux jolies nouveautés.

Mes petites amies, puisque vous avez fait un si gracieux accueil aux petits trousseaux de poupée et que maintenant vos Frisette sont équipées de pied en cap, j'ai fait préparer, à votre intention, deux nouveautés charmantes.

Voici d'abord un dessus de lit, un couvre-édredon, une taie d'oreiller et deux draps pour le lit de Frisette. Le tout brodé en anglaise.

Un dessin très peu chargé, juste une bordure, vous engagera à exécuter toute la garniture sans vous lasser.

L'autre gravure représente un service à thé pour les jours de réception, lorsque Frisette et leurs mamans voudront « prendre le thé » comme de grandes personnes.

Le service, dont je vous donne ici la reproduction,

se compose d'une nappe à thé de six serviettes et d'un petit fond de plateau en toile.

La broderie est d'une simplicité qui plaira à mes petites travailleuses; un médaillon de broderie anglaise, au centre; au bord, un motif de ci de là et un feston tout autour. Les serviettes et le petit napperon sont exécutés dans le même esprit, mais les serviettes sont ornées dans un angle seulement.

Ainsi, mes petites amies, demandez à vos mamans, toujours désireuses de vous voir contentes, de vous offrir l'une ou l'autre garniture pour Noël.

Je les tiens à votre disposition et j'espère que vous serez satisfaites de voir vos jolies poupées si luxueusement installées grâce à votre art.

Cousine CLAIRE.



Fig. 2. — Service de table pour Frisette.
Le service (nappe, 6 serviettes et fond de plateau) dessiné avec coton : 6 fr. 50.

EMPLOI DU PATRON DÉCOUPÉ

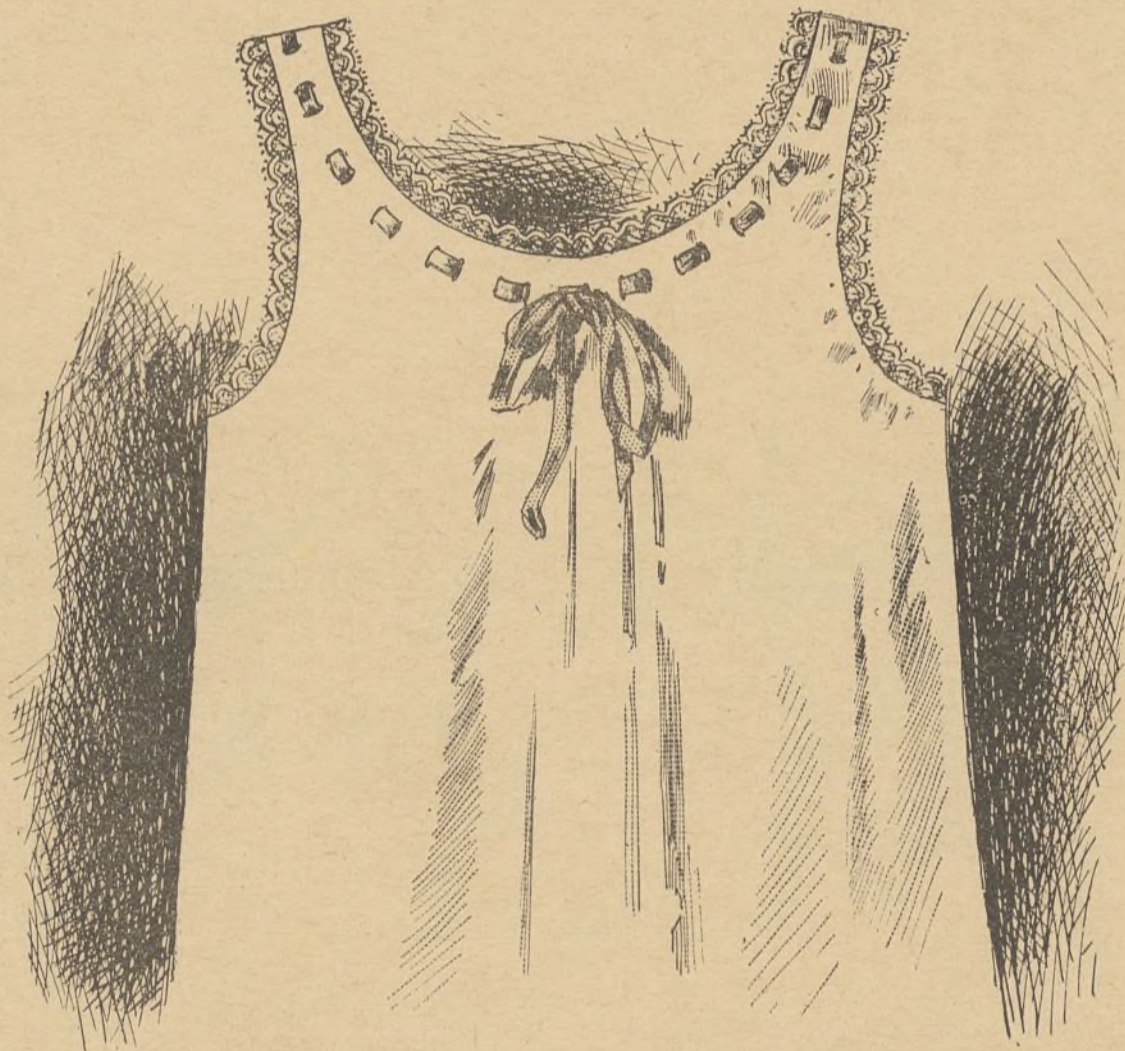
CHEMISE DE JOUR POUR FILLETTE DE 10 ANS

— Tante Patience, j'ai un beau morceau de nansouk assez serré, que maman m'a donné, qu'est-ce que je pourrais bien en faire? J'ai déjà fait, l'autre fois, une chemise de nuit.

— Veux-tu faire une chemise de jour? Je vais te donner un patron d'une forme très simple. Voyons

— Qu'est-ce que c'est que des points de modiste, tante Patience?

— Des grands points énormes, parce que les modistes doivent à peine toucher aux tissus pour ne pas enlever le cachet à leur travail. Mais revenons à notre chemise.



d'abord si tu auras assez de tissu, il en faut pour cela 1^m,80 en 80 de large.

— Attends, tante Patience, je vais le mesurer : 1 mètre, plus encore 1 mètre. Oh! j'ai 2 mètres, cela ira très bien, seulement je ne sais pas la couper.

— Mais si, tiens, tu vas voir; ton patron est en deux parties, le dos et le devant. Chaque partie sera à couper double une fois, milieu droit fil sans couture.

— Pour cela, tu prends ton tissu, que tu plies bien soigneusement en deux parties, tu poses ton patron dessus, tu l'épingles pour qu'il ne bouge pas et voilà, tu coupes tout autour en laissant 1 centimètre. Une fois ta chemise coupée, tu réunis le dos et le devant par une couture rabattue faite à petits points. Il ne faut pas, dans la lingerie, faire des points de modiste.

Dans le bas, tu traceras un ourlet de 4 centimètres, en mesurant de distance en distance pour qu'il soit bien droit, tu coudras ensuite cet ourlet à points de côté.

A l'encolure et aux emmanchures, tu coudras à points de surjet une dentelle Valenciennes en la faisant froncer légèrement sous le doigt.

La chemise sera boutonnée sur l'épaule, il faudra donc faire une boutonnière, c'est plus solide qu'une bride, et coudre de l'autre côté, en regard, un bouton.

Enfin, si tu veux enjoliver ta chemise, tu peux tracer toi-même des boutonnières hautes de 2 centimètre senviron et, lorsqu'elles seront faites, tu passeras un ruban dedans, que tu noueras au milieu du devant.

LES JEUDIS DE L'ONCLE FRED

(Suite.)

— Pourquoi ris-tu, oncle Fred?
 — Parce que je vous vois vous préparer pour une longue promenade et que nous n'irons pas loin.

— Tu ne nous emmènes pas?
 — Que si! mais, comme je viens de vous le dire, je ne vous emmène pas faire un long voyage.

— Où allons-nous?
 — Explorer la place de la Concorde.

— C'est vrai?
 — Très vrai.
 — Il y a des choses à voir place de la Concorde?

— Oui, et aussi des choses à se rappeler que vous ne savez probablement pas et qu'il est bon que je vous raconte.

— Des choses de la Révolution? J'en sais déjà beaucoup, oncle Fred.

— Tant mieux, Jacques, tu me rappelleras celles que j'oublierais.... Voyez, nous voici déjà arrivés. Je ne vous trompais pas en vous disant que nous n'irions pas loin. Qu'apercevez-vous au milieu de la place?

— Une fontaine.
 — Non, la fontaine n'est pas au milieu, elle est symétrique à une autre que vous voyez de l'autre côté du monument dont je veux vous parler.

— Ah! je sais, oncle Fred, c'est l'obélisque.
 — Le quoi?
 — L'obélisque, mademoiselle Simone. Voici une interrogation qui prouve que tu n'as pas souvent entendu prononcer ce nom-là.

— C'est la première fois, oncle Fred.
 — Moi aussi.
 — Moi aussi.
 — Alors il n'y a que Jean d'érudit à ce que je vois. Il doit savoir, dans ce cas, ce que c'est que l'obélisque?

— C'est un monument d'une seule pierre.
 — Oui, mais d'où vient-il? Pourquoi est-il ici? Personne n'en sait rien?

Je vais alors vous raconter son histoire.

Cet obélisque, que vous voyez maintenant au milieu de la place de la Concorde et qu'on appelle l'obélisque de Louqsor, était autrefois dans le petit village de Louqsor. Il marquait, avec un autre semblable, l'entrée du palais de Rhamsès III.

L'obélisque ayant été offert au roi de France par le pacha d'Egypte, un navire nommé «Le Louqsor» fut construit à Toulon tout exprès pour son transport, car ce n'était pas une mince besogne que celle de faire voyager cet énorme bloc de pierre.

Le navire, par la voie du Nil, arriva jusqu'à Louqsor. Un ingénieur, M. Lebas, dut inventer tout un système d'appareils

pour coucher le monolithe. L'opération réussit et, en l'an 1831, l'obélisque, qui était resté des milliers d'années debout à la même place, commença son voyage.

— Des milliers d'années, oncle Fred?
 — Mais oui, la légende dit que Moïse a dû le voir debout, en Egypte, car, vers 1560 avant l'ère chrétienne, époque où Rhamsès III commença de régner, le législateur des Hébreux avait onze ans. Voilà donc notre obélisque en route, pour la première fois de sa vie; il traverse la Méditerranée, passe le détroit de Gibraltar, longe les côtes de France, remonte la Seine et arrive à Paris. Là, il fallut inventer d'autres systèmes pour l'ériger sur le socle qui l'attendait au milieu de la place de la Concorde. Quand nous nous approcherons, tout à l'heure, vous pourrez voir, sur ce socle, les dessins des appareils imaginés, à cet effet, par l'ingénieur Lebas. On raconte, sur ce



Un coin de la place de la Concorde.

dernier, un trait d'héroïsme très impressionnant.

— Lequel, oncle Fred?

— Celui-ci : Pendant que des câbles, tendus jusqu'à la dernière limite, soulevaient l'énorme masse de pierre, l'ingénieur s'était placé juste au-dessous du monolythe, de manière à être complètement écrasé si, par suite d'une erreur dans ses calculs, les câbles s'étaient rompus.

— Ah ! je n'aurais jamais eu le courage de faire cela ! Pense, oncle Fred, si l'obélisque était retombé...

— L'ingénieur aurait été tué sur le champ, mais il eût préféré cette mort effroyable à un accident qu'il considérait comme un déshonneur pour lui.

— Quel courage !

statues posées sur les pavillons encadrant la place?

— Les plus grandes villes de France.

— C'est cela, il y en a huit : Lyon, Marseille, Bordeaux, Rouen, Nantes, Lille, Brest et enfin Strasbourg, toujours pieusement ornée de couronnes.

— Quels sont ces grands bâtiments en face de nous, oncle Fred?

— L'ancien garde-meuble et l'actuel Ministère de la Marine, dus à l'architecte Gabriel qui, sous Louis XV, fut chargé de dessiner et de construire la place « Louis XV », ainsi appelée à l'origine.

— Elle ne remonte pas plus loin que le dix-huitième siècle?



La place Louis XV et les façades de l'architecte Gabriel.

— De près, vous verrez que les quatre faces de l'obélisque sont couvertes d'hiéroglyphes admirablement gravés.

— Ont-ils une signification, oncle Fred?

— Certainement. Ceux qui savent les déchiffrer y retrouvent des inscriptions consacrées à Rhamsès II et à Rhamsès III.

— Quelle hauteur peut-il avoir cet obélisque, oncle Fred?

— 22 mètres. Et savez-vous combien il pèse? Vous n'en avez aucune idée? Environ 220.000 kilogrammes. C'est un poids, hein?

— Pourquoi l'a-t-on mis au milieu de la place de la Concorde?

— Pour lui faire honneur, la place de la Concorde étant considérée comme la plus belle de Paris.

Savez-vous maintenant ce que représentent les

— Non, mes enfants. Sa création date de l'année 1748. Vous savez comment, à cette époque, Louis XV tomba malade à Metz et comment son peuple implora le ciel pour son rétablissement. Il guérit, le *Bien-Aimé*, et en accomplissement d'un vœu qu'il avait fait pendant sa maladie, il commença l'édification du Panthéon. De son côté, le conseil de la Ville de Paris vota à son roi une statue équestre dont Louis XV désigna lui-même l'emplacement entre le fossé qui termine notre Jardin des Tuileries et le quai qui borne la rivière.

De l'avis de tout le monde, le lieu paraît singulièrement choisi : c'était un grand emplacement désert entouré de fossés et à moitié cultivé par des maraîchers qui y faisaient pousser des choux et des salades, mais on ne discute pas les décisions royales. La statue, dont l'exécution fut confiée à

Bouchardon, s'érigea quelques années plus tard au milieu de la place Louis XV; elle représentait le roi à cheval escorté de la Paix, de la Prudence, de la Force et de la Justice.

En 1770, l'architecte Gabriel n'avait pas encore achevé les travaux autour de la place, lorsqu'une épouvantable catastrophe se produisit dans la nuit du 30 au 31 mai.

— Quelle catastrophe, oncle Fred?

— Un incendie, propagé par les fusées du feu d'artifice tiré à l'occasion du mariage du Dauphin, plus tard, Louis XVI, avec Marie-Antoinette d'Autriche. Tous les spectateurs voulurent fuir par la rue Royale. Mais deux cent mille personnes ne s'évadent pas facilement, surtout lorsqu'elles sont prises de panique.

— Il y avait tant de monde que cela?

— Mais oui. D'un côté les gens tombaient dans la Seine, car il n'y avait pas encore de pont; de l'autre, c'était une telle bousculade que la moitié était écrasée, suffoquée, piétinée. Il y eut, suivant un témoin digne de foi, plus de douze cents victimes sans compter toutes celles qui payèrent, plus tard, cette terrible bagarre.

Quelques années après, la place Louis XV était la promenade à la mode en attendant qu'elle devînt la place de la Révolution.

Le 21 janvier 1793, la guillotine était dressée pour la première fois entre les restes de la statue de Louis XV, arrachée de son piédestal et traînée dans la boue, et l'entrée des Champs-Élysées. Je n'ai pas besoin de vous demander, je pense, quelle

tête tomba ce jour-là sous le couteau du bourreau?

— Celle de Louis XVI.

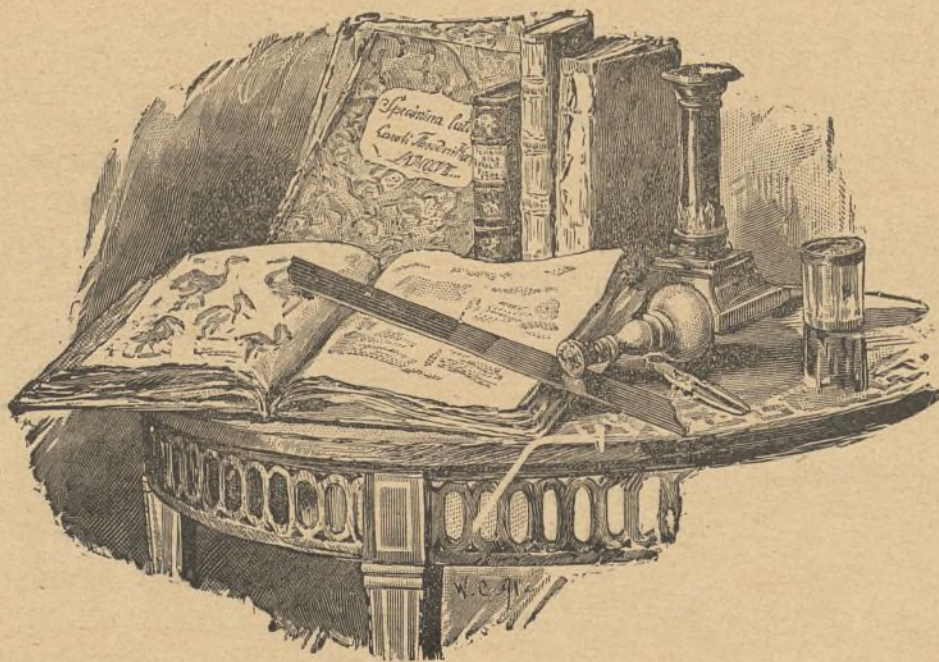
— C'est après cette sombre période de la Terreur que la place de la Révolution prit le nom de place de la Concorde qu'elle conserve encore aujourd'hui.

— N'as-tu pas dit que la place de la Concorde était primitivement entourée de fossés, oncle Fred?

— En effet, mais ces fossés, si dangereux lorsqu'il survenait des paniques, furent comblés en 1844 justement à la suite d'une bousculade dans le genre de celle qui avait si tragiquement marqué le mariage de Marie-Antoinette.

Telle qu'elle est maintenant, la place de la Concorde est assurément la plus belle, sinon la plus vaste du monde, non seulement à cause de sa décoration, mais aussi par la beauté des perspectives qui l'entourent sans la gêner : au midi, le pont de la Concorde dont je vous ai déjà parlé, et le Corps législatif; au nord, les deux magnifiques bâtiments de Gabriel, au milieu desquels s'étend la rue Royale terminée par l'église de la Madeleine; à l'est, les massifs du jardin des Tuileries; à l'ouest, les Champs-Élysées dominés, dans le lointain, par le triomphal Arc de l'Étoile. Les chevaux de Coysevox décorent l'entrée des Tuileries; ceux de Coustou, plus remarquables encore, sont placés à l'entrée des Champs-Élysées. Vous savez peut-être où ils étaient avant leur érection ici?

— Oui, mon oncle, à Marly, sur la [terrasse] qui terminait les jardins du château.





UN ENTÊTÉ

PORTRAIT D'APRÈS NATURE (suite).

— C'est bien taillé, mais il faudra recoudre, disait une reine de France à son fils.

Ce conseil aurait été utile à notre entêté qui s'était embarqué dans une aventure, sans en prévoir les conséquences; mais aucune voix ne se fit entendre à Armand, quand il sortit du bazar!...

En constatant la disparition de l'auto, la colère l'étreint :

— On ne m'a pas attendu!... C'est trop fort!

Il inspecte les rues voisines, puis, se frappant le front :

— Que je suis sot! Ces dames goûtent chez le pâtissier!

Il s'y précipite. Hélas! à travers la vitre lumineuse où s'offrent à ses yeux ravis d'appétissants gâteaux, il n'aperçoit aucune silhouette amie. Il pleure, saisi d'une rage intérieure, dont il souffre d'autant plus, qu'il ne peut la crier aux passants.

Une angoisse secrète l'envahit; ses yeux fouillent les carrefours, pas assez cependant pour apercevoir Louis qui, blotti dans l'ombre, se tient prêt à porter secours, en cas de danger.

Le fidèle domestique a vu naître le petit homme. Il est fier de la mission qui lui est confiée, pas fâché, cependant, de voir l'enfant exigeant aux prises avec les difficultés de la vie.

N'a-t-il pas pas été obligé, lui, de se tirer tout seul d'affaire, alors qu'il n'était pas plus haut qu'une botte?

— Bah! on n'en meurt pas, marmotte-t-il.

Depuis longtemps, l'heure du goûter est passée : l'estomac d'Armand le dit en des tiraillements répétés.

D'un geste machinal, le garçonnet ouvre son porte-monnaie : cinq sous! il n'a que cinq sous sur lui!

Impossible de se hasarder chez le glacier à la mode, il se rejette sur un boulanger voisin.

— Combien vos croissants, Monsieur?

— Un sou.

— Et les petits pains?

— Un sou aussi.

— Alors, je choisis le petit pain.

Et tout bas, en sortant, il murmure : « Il est plus gros! »

Et voici qu'il se prend à regretter la salle d'étude qu'il maudit si souvent!

— On y est mieux que dans cette boue, fait-il amèrement.

Il lui semble entendre Simone :

— Regarde les beaux nuages qui courent là-bas, dans le ciel : ils donnent envie de faire comme eux. Oh! un aéroplane qui s'élève de Villacoublay : je voudrais être dedans, et voler, ainsi qu'un oiseau capricieux.

Moins rêveur que la jolie cousine, il ne planerait pas dans les nuages, mais il attendrait la tombée de la nuit; alors il tournerait le bouton électrique dans la chambre chaude et close. Le plateau d'argent apparaîtrait chargé de bonnes rôties ou de gâteaux, avec la théière si bouillante qu'elle chante encore, et le minuscule pot à lait.

Aujourd'hui, ce pain est, décidément, très sec. Il faudrait quelque chose à boire!... Mais quoi? où? Presqu'inconscient, il s'arrête à la devanture d'un café; à travers les glaces étincelantes, il regarde les garçons affairés qui courent d'une table à l'autre, portant les boissons chaudes.

Tout à coup, derrière lui, une voix gouailleuse à l'accent faubourien, s'écrie :

— Ben! qu'est-ce que tu fais là, mon jeune bour-

— Ben! qu'est-ce que tu fais là, mon jeune bour-



Combien ces croissants, Monsieur?

geois? T'as un beau couvre-chef, mon gosse! Mince, tu n'es rien chic!

Et comme Armand, apeuré, se retourne, il se trouve en face d'un gavroche de treize à quatorze ans, débraillé, malpropre, qui, du revers de la main, jette le joli feutre gris sur la chaussée. Un autre gamin le ramasse et s'en coiffe.

— Ce que je vais faire le faraud avec cette coiffure.

— Rendez-moi mon chapeau, dit Armand avec colère.

— Ah! Ah! crient les mauvais garnements en chœur, Monsieur se fâche?... Monsieur devient tout rouge!... Va le demander à ta nourrice, moutard!... Et vite..., ou on va te la faire!

« On va te la faire! » Ces mots qu'il n'a jamais entendus paraissent à Armand pleins de menaces. Quoique brave, il sent qu'il n'y a pas à résister à cette troupe hurlante et, rapide, il traverse la chaussée, sous les huées des mauvais gamins qui ont arraché sa cravate et le saluent de son chapeau.

De son coin, Louis a tout vu.

— Ah! mon jeune monsieur, murmure-t-il, ce n'est pas comme cela que je vous présente vos habits!... J'ai peine à vous voir courir ainsi fait..., mais à un chapeau près..., cela vous corrigera. Ah! s'ils vous avaient malmené, c'est une autre histoire : je les aurais massacrés!

Et de l'œil il suit Armand qui se dirige vers la gare.

L'enfant ignore totalement le prix d'un billet : jamais il ne sort qu'accompagné. Toutefois, avec l'aisance qui lui est naturelle :

— Monsieur, pourriez-vous me dire le prix d'un billet pour Ville-d'Avray?

— Cinquante centimes en premières et trente centimes en secondes.

— C'est que je n'ai que quatre sous.

— Que voulez-vous que j'y fasse? Ce n'est pas mon affaire, répond l'employé brutal.

— Monsieur, si vous vouliez, je paierais en arrivant; je suis le fils de...

Mais l'homme interrompt :

— Elle est bonne celle-là! Dans ces conditions, nous en aurions des voyageurs, ajoute-t-il en fermant le guichet, non sans avoir jeté un regard de dédain sur l'enfant sans chapeau, dont les cheveux en désordre, la cravate qui forme ficelle, ne disent rien qui vaille.

Découragé, Armand s'effondre sur le banc, dans un coin de la salle presquedéserte.



Rendez-moi mon chapeau, dit Armand avec colère.

A côté de lui, un monsieur bien mis est assis. Il s'approche de l'enfant, dont le paletot arraché laisse entrevoir la chaîne d'or.

— Pourriez-vous me dire l'heure, mon petit ami?

A peine Armand, toujours poli, a-t-il tiré la précieuse montre de son gousset que, brusquement, l'inconnu la lui arrache et s'enfuit.

— Ma montre! la montre que grand'mère m'a donnée pour ma première communion, crie Armand suffoqué.

Il s'élançait à la poursuite de l'élégant voleur.

Celui-ci s'est dérobé prestement et c'est en vain que le garçonnet interroge les quatre coins de l'horizon.

Il se heurte à un agent de police :

— Monsieur, Monsieur l'agent, on m'a pris ma montre, ma belle montre en or!

L'agent sévère lui répond :

— Décampe, galopin; des gars faits comme toi n'ont de montre que celle qu'ils ont volée... Allons, décampe, ou je te mène au poste.

Sous cette menace, Armand s'enfuit. Il s'aperçoit alors du désarroi de son accoutrement : ses jolies bottes jaunes maculées de boue, son col froissé, son manteau en lambeaux; soigneux de sa personne, il rajuste tant bien que mal ses habits, tandis que dans la nuit la grosse horloge de l'église jette huit coups.

C'est effrayant ce que chaque son est lent à tomber, et combien triste il résonne aux oreilles du garçonnet.

A nouveau, la faim le harcèle.